

**Document de
travail N° 3**

**De l'idée à la réalité :
Quels chemins d'incarnation ?**

Série : « Les ateliers transversaux »

**Document de travail issu du 3^e Atelier transversal
de la Plateforme Dignité et Développement**

**Jeudi 19 avril 2018, 18h00-21h00
Lausanne, salle paroissiale du Sacré-Cœur**



« La réalité est plus importante que l'idée ». Que peut signifier dans le concret des flux continus d'informations, vraies ou fausses, ce principe énoncé par le Pape François dans La Joie de l'Évangile ?

Entre le poids du réel et la force des idées, ce 3^e atelier transversal cherchera à discerner, à la lumière de la pensée sociale chrétienne, ce qui nous permet de coupler les choses aux mots, autrement dit de passer des élaborations conceptuelles à la réalité et vice-versa.

Pour ce faire, deux témoins du monde des médias et de la communication viendront partager leur expérience : Geneviève Auroi-Jaggi (spécialiste de la communication et du transfert des savoirs en ligne) et Patrice Favre (journaliste et rédacteur en chef de l'Echo Magazine).

Les échanges avec eux et entre les participants permettront de s'interroger sur les outils à même d'articuler réalité et idées / conception et réalisation. A terme, le but est d'arriver à dégager quelques critères aptes à distinguer les constructions intellectuelles qui aident à comprendre le réel de celles qui, au contraire, le rendent opaque, sèment la confusion et l'erreur.

L'atelier a débuté à 18h par la deuxième assemblée générale ordinaire de l'association Plateforme Dignité et Développement.



Octobre 2018

© Tous droits réservés à :

Association Plateforme Dignité et Développement

www.dignitedeveloppement.ch

Ch. du Ru 16, CH-1041 Bottens

Pascal Ortelli, animateur-coordonateur, + 41 (0) 79 575 41 59,

pascal.ortelli@dignitedeveloppement.ch

c/o Université de Fribourg, MIS05 5218, Av. de l'Europe 20, CH-1700 Fribourg

Table des matières

1. DOCUMENTS PRÉPARATOIRES	4
1.1. ARGUMENTAIRE	4
1.1.1. <i>Le critère d'une parole incarnée</i>	4
1.1.2. <i>Les clés de lecture et le medium ambiants : entre statistiques et nouveaux moyens de communication</i>	4
1.1.3. <i>L'art : un chemin privilégié d'incarnation ?</i>	5
1.1.4. <i>La force des idées : une vague utopie ou un réel moteur de transformation ?</i>	5
1.1.5. <i>Que faire quand le paradigme de lecture tend à devenir unidimensionnel ?</i>	5
1.1.6. <i>Le chemin de retour ou la leçon de Pareto : abstraire du concret - oui ! -, mais sans oublier de revenir de l'abstrait au concret...</i>	5
1.2. QUESTIONS PRÉPARATOIRES	6
1.2.1. <i>Le critère d'une parole incarnée</i>	6
1.2.2. <i>Les clés de lecture et le medium ambiants : entre statistiques et nouveaux moyens de communication</i>	6
1.2.3. <i>L'art : un chemin privilégié d'incarnation ?</i>	7
1.2.4. <i>La force des idées : une vague utopie ou un réel moteur de transformation ?</i>	7
1.2.5. <i>Que faire quand le paradigme de lecture tend à devenir unidimensionnel ?</i>	7
1.2.6. <i>Le chemin de retour ou la leçon de Pareto : abstraire du concret - oui ! -, mais sans oublier de revenir de l'abstrait au concret...</i>	8
2. RÉSULTATS DE LA CONSULTATION	9
2.1. UN POINT DE VUE DU MONDE ÉCONOMIQUE ET ACADÉMIQUE PAR MICHAËL GONIN.....	9
2.2. UN POINT DE VUE DU MONDE DE LA MÉDECINE	13
2.3. UN POINT DE VUE DU MONDE DE L'ARCHITECTURE PAR ANNE MAGATTI-DEMBINSKI	17
2.4. UN POINT DE VUE DU MONDE DE LA FORMATION PAR NICOLE AWAIS	19
2.5. UN POINT DU VUE DU MONDE POLITIQUE PAR CYRILLE FAUCHÈRE	21
3. EXTRAITS DE TEXTE	23
4. DÉROULEMENT DE L'ATELIER	28
5. ECLAIRAGE DE PATRICE FAVRE	29
5.1. PLAN-RÉSUMÉ	29
INTRODUCTION	29
PARTIE I. L'IDÉE EST SUPÉRIEURE À LA RÉALITÉ	29
1. <i>L'idée est nécessaire et incontournable</i>	29
2. <i>La tentation de manipuler la réalité est toujours là.</i>	29
3. <i>La modernité a un problème avec la réalité</i>	29
4. <i>Comment les médias réagissent</i>	29
PARTIE 2. COMMENT S'APPROCHER DE LA RÉALITÉ ?.....	30
a) <i>Importance de l'événement.</i>	30
b) <i>Faire expérience, se laisser toucher par le réel.</i>	30
c) <i>L'expérience est un jugement :</i>	30
d) <i>Partir du réel demande une éducation.</i>	30
e) <i>Avoir la certitude que la réalité est bonne,</i>	30
Résumé :	30
5.2. TEXTE SUIVI	31
6. ECLAIRAGE DE GENEVIÈVE AUROI-JAGGI	34
FORMATION EN LIGNE : LES DÉFIS DE LA POLYSÉMIE ET DE LA FRACTURE NUMÉRIQUE	34
<i>Un peu d'histoire.</i>	35
<i>La formation en ligne.</i>	35
<i>Le phénomène MOOC.</i>	35
<i>OPEN dream.</i>	36
<i>... et fracture numérique.</i>	37
<i>Qualité de la forme et des contenus de la vidéo.</i>	37
7. REFLET D'UNE TABLE DE DISCUSSION DURANT L'ATELIER	39

1. Documents préparatoires

1.1. Argumentaire

Pour incarner le travail mené dans cet atelier, nous vous présentons six pistes non exhaustives de recherche et de questionnement.

1.1.1. Le critère d'une parole incarnée

« Il est dangereux de vivre dans le règne de la seule parole, de l'image, du sophisme », rappelle le pape François au n° 231 d'*Evangelii Gaudium*. Face aux défis du monde contemporain, il postule, comme voie chrétienne de réponse et principe d'action, que la réalité doit rester plus importante que l'idée. Autrement dit, il ne faut pas en rester aux seuls concepts déconnectés de la réalité. En effet, lorsqu'on ne considère que la pure idée, on nage bien souvent dans la mare des vœux pieux et des bons mots qui n'engagent pas. Un glissement s'opère alors : la vérité des choses se laisse aisément manipulée. La politique ou la foi en viennent par exemple à se réduire à un simple exercice de style et même la gymnastique se laisse supplanter par la cosmétique, comme le relevait déjà Platon...

Bref, on s'en tient à de beaux discours qui ne nous impliquent pas dans le réel. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il faille écarter l'idée, car c'est elle qui nous permet de lire ce qui nous entoure. C'est à ce titre que le pape plaide pour un va-et-vient constant entre la réalité et l'idée au travers d'une Parole incarnée, au risque sinon de construire sur le sable. Toutefois, quelles lunettes mettons-nous pour décoder ce qui nous est extérieur ou plutôt quelles réductions opérons-nous pour mieux saisir telle ou telle partie du réel ?

1.1.2. Les clés de lecture et le *medium* ambiants : entre statistiques et nouveaux moyens de communication

Pour le philosophe et mathématicien Olivier Roy, la statistique reste une expression paradigmatique de la manière moderne dont nous faisons et analysons la société. Il s'agit d'une clé de lecture devenue indispensable pour appréhender notre réalité sociale actuelle marquée par l'individualisme en qui se niche une tension. Cette dernière n'est pas sans lien avec la place tout à fait unique donnée à la singularité de la personne humaine par le christianisme. En effet, plus les subjectivités s'affirment dans la société, plus il devient nécessaire de recourir à une certaine objectivité de mesure pour organiser leur coexistence. La statistique est ainsi comprise comme un outil qui, en se tenant à ce qui est mesurable, respecte la singularité de chacun, tout en permettant de vivre en groupe. Cependant, elle n'épuise pas toutes les clés de lecture du réel et sa prédominance interroge, surtout sous fond par exemple de l'affaire *Cambridge Analytica* où vraisemblablement d'innombrables données ont pu être manipulées pour servir des intérêts particuliers ...

Cela fut possible grâce au *medium* des réseaux sociaux, ce qui ne va pas sans soulever de vastes et profondes interrogations sur le rôle et la finalité des médias et des nouvelles technologies de communication. Représentent-ils des voies de dialogue privilégiées ou au contraire des pierres d'achoppement sur nos chemins d'incarnation ? Le quatrième pouvoir n'en vient-il pas à enrichir ce royaume décrié de « la seule parole, de l'image, du sophisme » ?

1.1.3. L'art : un chemin privilégié d'incarnation ?

Si les statistiques peuvent s'avérer éclairantes pour mieux rendre compte et ordonner certaines réalités, elles ne sont pas à même de générer une originalité de sens, contrairement à l'art qui, à la fois informe la matière et offre une clé interprétative du réel, riche et novatrice. L'image (peinture, photographie, icônes, ...) pour ne s'en tenir qu'à elle reste une voie royale pour représenter la réalité. En faisant appel à nos émotions et à notre pensée symbolique, l'artiste, au contraire du statisticien, tisse des rapports entre l'idée et la réalité qui ouvrent sur des horizons insoupçonnés. Une telle approche, quand elle effleure le Mystère donne un éclairage nouveau à notre réalité, en pointant du doigt vers ce qui nous échappe et nous transcende.

1.1.4. La force des idées : une vague utopie ou un réel moteur de transformation ?

Au-delà de l'activité artistique, la quête de sens reste aujourd'hui criante. Rutger Bregman se demande ce qui nous pousse encore à sortir du lit quand la vie se réduit à de simples calculs économiques visant à satisfaire les exigences d'un consommateur toujours plus vite gavé et blasé. Dans son best-seller *Utopies réalistes* (Seuil, 2017), il estime qu'en nos sociétés d'abondance, les idées tournent à vide. A l'heure du virtuel où la seule réalité tangible semble être l'innovation, il nous invite à oser nous lancer dans de nouvelles utopies pour débloquer les esprits et faire évoluer les mentalités au-delà du « on a toujours fait comme ça »...

1.1.5. Que faire quand le paradigme de lecture tend à devenir unidimensionnel ?

Cependant, l'utopie reste toujours une projection à partir de nos conditions de possibilité *hic et nunc* ; il est dangereux de la prendre trop au sérieux. *Laudato Sí*, met en évidence les impasses dans lesquelles a pu conduire une certaine mise en œuvre de l'utopie du progrès. La globalisation du paradigme technocratique dénoncée par l'encyclique en est une illustration. Le pape François déplore « la manière dont l'humanité a, de fait assumé la technologie et son développement avec un paradigme homogène et unidimensionnel » (LS 106).

De fait, cet héritage a tendance à se transformer en un prisme totalisant avec lequel nous pouvons en venir à lire unilatéralement la réalité pour mieux la dominer. A l'instar du polyèdre aux nombreuses facettes, comment dès lors arriver à lire le réel dans ses multiples dimensions... sans pour autant, selon le mot de Descartes, en « devenir maître et possesseur » ?

1.1.6. Le chemin de retour ou la leçon de Pareto : abstraire du concret - oui ! -, mais sans oublier de revenir de l'abstrait au concret...

Une telle interpellation questionne en définitive notre recours à l'abstraction. Il convient de réfléchir ici à la fonction des nombreux réductionnismes qui constituent les prémisses méthodologiques nécessaires à toute démarche scientifique. Face à la complexité du réel, le problème n'est pas d'isoler l'un de ses aspects pour mieux l'appréhender, mais à terme de ne pas le lier ou le relier aux autres dans une approche intégrale et intégrative.

A ce sujet, l'économiste Vilfredo Pareto (1848-1923) nous livre une précieuse leçon. Pour lui, l'abstraction est tout simplement un acte arbitraire : en extrayant seulement une partie du réel, on risque de mutiler l'unité organique du tout.

« On se trompe donc lourdement, écrit-il quand on accuse celui qui étudie les actions économiques de négliger, ou même de dédaigner les actions morales, religieuses, etc. (...) ». Un travail de recomposition et de réinsertion du problème dans son contexte organique devrait ainsi faire suite à toute analyse strictement économique. Comme nous avertit Pareto : « Quand on revient de l'abstrait au concret, il faut à nouveau réunir les parties, qu'on avait séparé pour les mieux étudier¹ ».

1.2. Questions préparatoires

L'objectif de cet atelier n'est pas seulement d'offrir des solutions brutes, tirées sans mise en contexte du corpus de l'enseignement social chrétien. Il s'agit vraiment d'opérer un va-et-vient avec les préoccupations concrètes et les défis rencontrés sur le terrain. Pour cela, il convient de les identifier et c'est à ce titre que nous sollicitons divers acteurs de la société pour partager leur analyse et expériences en lien avec cette problématique.

1.2.1. Le critère d'une parole incarnée

Aux numéros 231-233 d'*Evangelii Gaudium*, le pape François nous met en garde contre la tentation de la pure idée, déconnectée de la réalité. Un dialogue permanent doit s'instaurer. Les lieux où la parole s'incarne, sont dès lors signes de ce va-et-vient.

- ***Comment se manifeste cette possible déconnexion dans vos pratiques respectives ?***
- ***Quels sont les risques et les parades qui favorisent ou occultent cette potentielle déconnexion ?***

1.2.2. Les clés de lecture et le medium ambiants : entre statistiques et nouveaux moyens de communication

Dans son livre *Quand le monde s'est fait nombre*, Olivier Rey conclut : « Au point où nous en sommes et malgré les critiques plus ou moins justifiées qu'on peut lui adresser, la statistique ne constitue pas un écran qui s'interposerait entre nous et la réalité (...). Au contraire, dans la situation présente, elle est une démarche adaptée au monde tel qu'il nous est donné (...) ». Autrement dit, la statistique semble être devenue un outil corrélatif aux sociétés modernes, tant pour les appréhender que pour les gouverner avec une certaine objectivité. Cependant Winston Churchill ne donnait foi qu'aux statistiques qu'il avait lui-même falsifiées...

- ***Si la statistique est devenue un outil incontournable pour appréhender le réel, quelles précautions faut-il prendre pour ne pas se laisser manipuler ?***
- ***Quels autres outils de lecture de la réalité sociale envisagez-vous, en tenant compte du fait que cet outil doit à la fois respecter la singularité de chaque personne, tout en permettant une certaine organisation de la vie en société ?***

¹ Voir à ce sujet, l'article de Paul H. Dembinski, « Frankenstein et le monstre de l'économie » paru dans *Universitas*, octobre 2015, p. 47-48 (https://www3.unifr.ch/universitas/fr/assets/public/uploads/redaction/Universitas/Archives/uf_dec_15.pdf).

Et le rôle des médias dans tout cela ! La déontologie exige du journaliste une certaine neutralité pour rendre compte des faits, le plus objectivement possible.

- *Face à la puissance de ce quatrième pouvoir que représentent les médias et les nouveaux moyens de communication, peut-on vraiment rester neutre ?*
- *A l'heure où les émotions font souvent pencher la balance en politique, un journalisme engagé n'aurait-il pas davantage d'impact ?*

1.2.3. L'art : un chemin privilégié d'incarnation ?

L'art, tout comme la poésie, permet de voir le réel sous un autre jour, en nous ouvrant à des dimensions invisibles au premier coup d'œil.

- *Cependant, quand l'art se suffit à lui-même et qu'il ne rejoint plus dans certaines de ses audaces les plus folles le sens commun des mortels, demeure-t-il encore une clé de lecture pertinente du réel ? N'en restons-nous pas au règne de la pure idée...*

1.2.4. La force des idées : une vague utopie ou un réel moteur de transformation ?

On dit parfois que les idées gouvernent le monde. Rutger Bregman y croit. Dans son livre *Utopies réalistes* (Seuil, 2017 ; titre original : *Utopia for Realists, and how we can get there*), il renoue avec la tradition médiévale de l'utopie, comme génératrice de sens, tout en déplorant qu'en nos pays d'abondance, les idées tournent à vide.

En lien avec les défis posés par la crise écologique, un changement dans notre monde de consommation et donc de notre rapport à la réalité s'avère nécessaire. Qu'est-ce qui est le plus à même de faire bouger les consciences : la lourdeur des faits accablants ou la force des idées ?

- *Les idées, respectivement les utopies, ont-elles par elles-mêmes une vertu transformatrice ?*
- *La concrétisation d'une utopie ne rime-t-elle pas souvent avec l'avènement d'un nouveau totalitarisme ?*
- *L'enseignement social chrétien n'est ni une utopie ni une troisième voie ? Il offre des principes directeurs à incarner dans nos réalités respectives, mais comment s'y prendre ?*

1.2.5. Que faire quand le paradigme de lecture tend à devenir unidimensionnel ?

Si le monde est la maison de l'homme, l'homme est aussi appelé à devenir la maison du monde, comme le rappelle la spiritualité franciscaine. Cela demande d'accueillir la réalité avec le moins de filtres déformants possibles.

- *A l'instar de *Laudato Sí* où le pape pointe du doigt le danger qui consiste à lire la réalité avec un prisme unidimensionnel - autrement dit à lui plaquer une certaine idéologie -,*

en plus du paradigme technocratique largement thématisé dans l'encyclique, quelles nouvelles idéologies voyez-vous poindre ?

- *A l'inverse, dans nos réalités sociales, quels sont les lieux qui sont systématiquement occultés et sur lesquels il conviendrait que les chrétiens et toute personne de bonne volonté jettent le projecteur ?*

1.2.6. Le chemin de retour ou la leçon de Pareto : abstraire du concret - oui ! -, mais sans oublier de revenir de l'abstrait au concret...

« Tout est lié » affirme le pape François dans *Laudato Sí*, en prônant une conception intégrale de l'écologie. Dans un monde atomisé où bien souvent chaque point de vue individualisé se croit apte à rendre compte de la complexité du tout, il n'est pas rare qu'on n'arrive plus à se comprendre...

- *Comment dès lors réunir les parties et faire droit à une approche globale ?*

Notes personnelles

2. Résultats de la consultation

2.1. Un point de vue du monde économique et académique par Michaël Gonin

Michaël Gonin, marié et père de trois enfants, docteur en éthique économique et théologien, est professeur d'éthique à HET-Pro.

Plus d'infos : <https://www.het-pro.ch/portrait-de-semaine-michael-gonin/>

Dans le cadre de la consultation de la plateforme Dignité et Développement sur le thème « De l'idée à la réalité : Quels chemins d'incarnation ? », je me suis pris au jeu de poser quelques réflexions, certainement pas exhaustives ni forcément définitives. Il s'agit de quelques « grains de sel choisis » avec lesquels j'espère « assaisonner » la discussion, à défaut de l'alimenter. Les réflexions suivent simplement l'ordre des questions posées dans le document préparatoire et peuvent ainsi manquer de cohérence interne.

Point 1 : Sur les sources et risques d'une déconnexion idées-réalité

Je pense que notre système de recherche et de formation universitaire est une grande source de déconnexion. Dans de nombreuses disciplines, l'enjeu semble être de moins en moins le critère de la « vérité » comme une correspondance entre l'énoncé et la « réalité », mais simplement l'acceptation de notre énoncé par nos pairs, représentés par les éditeurs et relecteurs des revues académiques. Est juste et important ce qui se publie dans une revue prestigieuse. On peut donc chercher et enseigner sans jamais retourner à la réalité ou, dit autrement, on réduit la « réalité » à la « réalité de la publication », résumée en anglais par ce slogan académique bien connu : *publish or perish*. Ainsi, à la réception de son Prix Nobel, l'économiste Coase affirme que "*what is studied is a system which lives in the minds of economists but not on earth. I have called the result 'blackboard economics'. The firm and the market appear by name but they lack any substance.*" Ou quand une réalité se construit sur un système théorique dont les hypothèses de bases ne sont jamais véritablement confrontées à la réalité.²

En théologie, ce risque de déconnexion de la « réalité » semble double. Premièrement, nous courons parfois le risque de déconnecter nos recherches d'une « réalité empirique ». A force de vouloir « prouver » notre compréhension du texte, nous entrons dans une bataille d'arguments qui peut nous faire perdre de vue qu'il y a une réalité derrière notre argumentation. Que les choses se sont passées d'une certaine manière, et que ce ne sont pas nos théories qui peuvent changer le « quoi » ou le « comment » de cette réalité. Au-delà de la « réalité du texte », il s'agit de ne pas oublier la question de savoir ce qu'il s'est réellement passé et ce que change cette réalité empirique pour notre vie.

Deuxièmement, nous avons tendance, dans nos églises, à déconnecter la théologie et la spiritualité de la réalité de nos membres. La foi, les principes de la foi, la vision du monde de la foi, la bonté, l'amour, le pardon, la justice et même la présence de Dieu : tout cela semble être « réel » que dans l'église, dans la communion que nous célébrons le dimanche, loin du quotidien des croyants. Certes, nous nous faisons du bien dans une célébration, une retraite

² On renvoie ici aux critiques d'auteurs tels que Khurana, Ghoshal, Ferraro, Mintzberg ou Callon.

spirituelle, une soirée de louange et/ou de prière, mais comme pour reprendre notre souffle et vivre en « apnée spirituelle » le reste de la semaine. La foi perd ainsi toute pertinence face à notre quotidien.

Point 2 : Sur l'usage des statistiques et les nouveaux médias

La question des statistiques fait suite au problème précédent. Pour paraître plus « objective », la science tend à vouloir réduire le monde à des données quantitatives. Or c'est un leurre de penser que la statistique est objective. C'est une forme de subjectivité également : Que mesure-t-on ? Avec quelle échelle ? Que fait-on avec ces données ? Quelle statistique va-t-on prendre ? Ce ne sont pas les « statisticiens objectifs » qui nous le disent, mais bien des personnes qui pensent en 'subjectif', avec leurs visions du monde et leurs priorités (qui bien souvent se réduisent, à nouveau, à un objectif de publication scientifique, cf. *supra*). Pourquoi un nombre serait-il une meilleure représentation de la réalité qu'une description ?

J'aimerais illustrer cette différence avec un exemple profondément basique : Pourquoi est-ce que 1 personne = 1 personne est vrai ? Est-ce à cause du mathématique $1=1$? Je crois plutôt que cette égalité entre les humains vient d'ailleurs, notamment d'une anthropologie chrétienne qui pose la dignité fondamentale et inconditionnelle de chaque personne – et cela même si 1 n'était tout à coup plus égal à 1. L'exemple paraît trivial, mais pensons par exemple aux « handicapés », catégorie statistique déjà problématique en soi, qui tend à mépriser la valeur humaine de ces personnes. Ces personnes, statistiquement, perdent souvent leur dignité parce qu'elles coûtent davantage en santé, en éducation, en énergie pour les parents... et rapportent moins au produit national brut, mesure suprême du bien-être de nos sociétés. A nous de retravailler donc ces « catégories statistiques » pour rappeler la dignité des personnes qu'elles agèrent de manière parfois brutale.

Et nous trouvons ici le point commun entre statistiques et médias. Ils ne sont toujours que moyens d'agrégation et de transmission d'information. Il y a donc toujours, chez l'un et l'autre, un travail « éditorial » : quelles données chercher, agréger, communiquer ? Sous quelle forme ? En lien avec quelle réalité ? Les médias, comme les statistiques, ne peuvent être neutres : Que met-on en première page ?³ Qui interroge-t-on pour représenter un point de vue (l'évangélique illuminé, le catholique 'fondamentaliste', ou des représentants 'équilibrés' de ces courants ?) ?

Face à cela, nous ne devons pas avoir peur de 'ne pas être neutres'. Certes, ne jamais essayer de fausser, manipuler... Mais plaider pour des médias et un discours en société non pas 'neutre', mais où chaque 'point de vue' sur une réalité (et point de vue signifie une perspective spécifique, subjective, choisie) est intégré, entendu, et reconnu pour sa valeur intrinsèque et où sa non-neutralité relative est mise en lumière. C'est la condition pour une véritable démocratie pluraliste.⁴

Point 3 : Sur l'art, la vérité et l'incarnation

Si l'on ne peut espérer une véritable objectivité de la part des autorités principales tels que la science et les statistiques ou les médias, qu'en est-il alors de l'art ? L'art pourrait-il recréer un lien plus étroit avec le « réel » que la science ? Cela dépendra certainement de la position de

³ Je repense ici à l'anecdote que l'on m'a reporté d'un journaliste d'un grand média occidental en Afrique, qui disait dépité que, pour être mentionné dans les médias occidentaux, il faut un mort à Jérusalem, 50 morts à Bagdad, ou 250 dans sa région.

⁴ On peut renvoyer ici aux travaux de Guillebaud ainsi que Os Guinness notamment.

l'artiste ? Est-il intéressé à représenter une « réalité » ou son « impression de celle-ci » ? Contrairement aux statistiques, l'art a la légitimité de rechercher et d'exprimer une impression plutôt que la réalité, et il l'affirme parfois ouvertement. Mais lorsque l'art se déconnecte du réel, n'est-il pas en train d'en dire long sur de notre rapport au réel dans notre société ? Ne reflète-t-il pas l'état d'esprit qui prévaut dans notre société (« tout se tient » ; « il n'y a rien à prendre dans ce monde que ce que je veux en prendre, comme je veux le prendre et selon mon interprétation ») ? Dans ce sens, l'art ne permet pas l'incarnation que l'on pourrait attendre, mais reflète au contraire les limites de notre humanité lorsqu'il s'agit d'entrer en relation avec la réalité qui nous entoure. J'entends les gens autour de moi discuter bien davantage dans ces termes subjectifs qu'en termes statistiques ! Mais au moins, l'art, dans sa subjectivité, ne réclame pas une objectivité comme le ferait la statistique. Et il pourrait, s'il le désirait, redonner un accès plus direct à la réalité qui nous entoure en cherchant à refléter cette réalité plutôt que de se focaliser sur notre perception subjective de celle-ci.

Point 4 : Sur la force des idées et l'utopie du christianisme

Si c'est bien l'espérance du retour du Christ et du Royaume de Dieu qui doit être notre moteur, alors oui, le christianisme est une vision du monde basée sur l'utopie (qui se réalisera, donc pas utopiste) – mais une utopie incarnée. Cette espérance nous met en route dans ce monde, ici et aujourd'hui ! Christ nous oriente, nous motive, nous rappelle notre responsabilité énorme... et la relativise en même temps ! Au travers de Christ, nous sommes appelés non pas à relativiser la réalité matérielle et spirituelle, ni à la biaiser pour qu'elles correspondent à notre utopie – mais à la voir telle qu'elle est réellement, au-delà de nos biais et désirs secrets, au-delà de nos agendas et aspirations humaines. Paradoxalement aux yeux de beaucoup, c'est bien le « détour » par le Christ qui nous permet de saisir plus « directement » et objectivement la réalité de notre existence et de notre contexte.

La notion d'incarnation et la réalité qu'elle représente me paraissent donc fondamentales. Notre Seigneur et les convictions y relatives sont bien davantage que des idées ou des croyances (on revient à la déconnexion théorie-réalité). Ce sont des réalités objectivement valides – même si, dans notre humanité, nous ne pouvons les cerner que de manière partielle et biaisée. Pourtant, même si jamais objectivement vérifiables, toujours subjectivement reçues et mises en pratiques, elles sont bien davantage que des constructions intellectuelles dont la pertinence serait limitée à un moment dans la semaine ou à certains domaines de notre vie quotidienne tels que notre foi, notre vie spirituelle, ou notre salut dans l'au-delà. L'incarnation nous rappelle que nos convictions font référence à une réalité qui a été vécue dans une réalité historique, sociale, politique, culturelle. Par la vie des croyants, elle doit continuer d'être vécue concrètement dans le quotidien, dans toutes les sphères de la société.

Nous avons donc à retrouver une spiritualité du quotidien ; nous avons à impliquer davantage les 'laïcs' de nos communautés dans le développement d'une vision du monde, de l'économie, de la politique ou de la famille qui soit incarnée, donc ancrée dans la réalité. C'est à ces croyants du quotidien de jouer les rôles principaux. Ellul le note très bien : « En réalité aujourd'hui le théologien n'a plus rien à dire au monde parce qu'il n'y a plus de laïcs dans nos Eglises. Parce que d'un côté il y a le pasteur qui ne connaît pas la situation du monde, et de l'autre il y a des laïcs qui opèrent soigneusement la dissociation entre leur foi et leur vie ou qui

essaient de s'en tirer par une morale. La vérité théologique n'a aucun lieu de rencontre avec le monde. »⁵

La vérité : elle est centrale au christianisme. Si dans certains domaines plusieurs positions se tiennent, il y a également des choses qui sont vraies et dont le contraire est en principe faux. Paul le faisait remarquer : Si nous croyons à tort que Christ est ressuscité, à quoi bon notre foi ? (1 Co 15,14) Même si elle nous ferait encore du bien, à quoi bon croire vrai quelque chose qui serait faux ? Dans ce sens, on peut considérer que le christianisme a un côté exclusif : ce qui contredit une affirmation centrale du christianisme sera, par définition, considéré comme faux.⁶ La force du christianisme, si fondamentale pour la démocratie pluraliste, se trouve exactement dans ce totalitarisme, car c'est un totalitarisme basé sur l'amour et la non-violence – un totalitarisme qui, paradoxalement, affirme radicalement que chacun est libre de penser ce qu'il veut. Non pas que ce qu'il pense est forcément juste, mais qu'il a le droit fondamental de « penser faux ». Tous les points de vue sont donc bienvenus – même lorsqu'ils menacent ce que le chrétien considère comme vrai et essentiel. C'est donc probablement le seul totalitarisme qui ne soit pas une menace pour les autres points de vue – et qui ne craint pas la menace des autres !

Point 5 : Sur les totalitarismes cachés et les vérités occultées

Je crains que l'idéologie capitaliste ne mette en péril une démocratie où il y a de la place pour tous (cf. suppression de la classe moyenne ; dépendance accrue d'un grand nombre de personnes à un petit nombre de multinationales et d'institutions de prévoyance etc.). Même s'il est de bon ton de dénoncer le consumérisme et l'avalissement du consommateur par des divertissements de plus en plus anecdotiques au détriment de réflexion plus fondamentale sur son état et sur la société, fondamentalement, tout le monde se complaît dans ce jeu.

L'autre totalitarisme qui me fait encore davantage souci réside dans un certain humanisme séculariste d'une intolérance frappante : celui qui pense ou croit autre chose, qui ose affirmer une conviction contraire à la pensée dominante, même si cette dernière se veut bienveillante, est considéré comme un danger pour la société, voire pour lui-même. L'État s'arroge alors le droit d'intervenir soi-disant pour le bien de la personne elle-même, de ses proches et/ou de la société – paradoxalement au nom même de la diversité d'opinion...⁷

Se prépare également de manière discrète mais profonde, une vision du monde qui ouvre la porte à un eugénisme radical et à son corollaire, le génocide de tous ceux qui « n'entrent pas dans le moule ». Pourquoi garder des faibles, des idiots, des gens aux autres pensées et vision du monde si nous pouvons dire que tel génome, telle vision du monde (humaniste, probablement), tel implant est tellement plus performant ? Aujourd'hui les trisomie 21 sont

⁵ Ellul, Jacques, *Présence au monde moderne*, Lausanne, Presses Bibliques Universitaires, 1988, p. 24. Dans le même sens : « « The application of Christian principles, say, to trade unionism or education, must come from Christian trade unionists and Christian schoolmasters: just as Christian literature comes from Christian novelists and dramatists—not from the bench of bishops getting together and trying to write plays and novels in their spare time. » Lewis, Clives Staples, *Mere Christianity*, coll. Fontana Books, 50R, London, Collins, 1956, p. 75.

⁶ Encore faut-il s'entendre sur ce que sont ces affirmations centrales et sur notre capacité à véritablement les discerner et les définir.

⁷ Guinness, Os, *The global public square: religious freedom and the making of a world safe for diversity*, Downers Grove, InterVarsity Press, 2013. Et derrière certains « chevaux de bataille » de cet humanisme qui revendique toujours davantage de droits pour certains groupes sont oubliés des causes plus profondes, touchant davantage de personnes de manière plus grave : les conflits qui durent en Afrique, qui s'enlisent ; la situation d'Haïti (notamment à cause du réchauffement climatique et la mauvaise gestion de l'aide internationale) ; ...

quasi-systématiquement avortés, et demain ? Tous ceux qui ont refusé la manipulation génétique pour avoir un QI de minimum 150 ou mesurer 2m00 ou ne pas avoir un risque de telle maladie génétique ? Sauf changement radical dans l'évolution actuelle (et rien ne laisse présager un tel changement pour l'instant), on exclura ces gens de manière systématique des droits à l'assurance, à la formation, aux postes-clés...

Point 6 : Sur le besoin de reconnecter l'idée à la réalité

Face à ces risques de dérives idéologiques qui souvent résultent d'une focalisation sur une partie seulement de la réalité (et qui donc au final ne reflètent aucune réalité, car dans le « vrai monde », nous n'avons jamais qu'une partie de la réalité : si affirmer par exemple que l'humain est un animal n'est pas faux, cela devient fondamentalement faux si l'on oublie l'autre partie de cette réalité : l'être humain est en même temps bien davantage qu'un animal), il nous faut fondamentalement revoir :

- le système de recherche et de formation universitaire qui encourage la spécialisation aveugle et empêche fortement toute recherche et carrière interdisciplinaire ; les formations qui empêchent à penser interdisciplinaire, global, interconnecté etc. Cela veut dire également revoir le fonctionnement même du monde académique qui promeut les hyper-spécialistes plutôt que les généralistes et les « synthétistes ».
- l'administration publique qui est beaucoup trop cloisonnée (souvent construite sur les mêmes cloisons que les formations universitaires d'ailleurs, avec les mêmes taches aveugles dans les différents départements / services que celles dans les facultés universitaires correspondantes).

2.2. Un point de vue du monde de la médecine

Cette jeune médecin souhaite garder l'anonymat.

Point 1 : Le critère d'une parole incarnée

Comment se manifeste cette possible déconnexion dans vos pratiques respectives ?

Quels sont les risques et les parades qui favorisent ou occultent cette potentielle déconnexion ?

La pratique médicale est hautement dépendante de la subjectivité de chacun. À mon sens, aucune prise en charge, aucune modalité de communication ne saurait être érigée comme un standard absolu. Chaque patient nous soumet sa problématique en apportant avec lui sa représentation du monde et de son corps, son passé, son bagage émotionnel et ses expériences médicales antérieures. Dans un monde où les revendications des patients par rapport à leur prise en charge médicale se font de plus en plus nombreuses, avec les démarches juridiques qui s'ensuivent, la profession médicale est tentée de mettre en place de plus en plus de protocoles standardisés de prise en charge, afin d'une part de protéger les praticiens d'attaques juridiques potentielles, et d'autre part de « rationaliser » la pratique.

Or je pense que cela nuit à la pratique de ma profession de plusieurs manières, notamment en distançant le médecin de son sens clinique (« flair », expérience acquise), et plus encore en rendant indépendantes les prises en charge de tous les aspects subjectifs amenés par le patient. Il n'est d'ailleurs pas rare que la discrédance entre le point de vue du patient et la proposition de prise en charge, présentée de façon trop dogmatique, soit une source de tension, voire de conflit, entre le médecin et son patient. De ce point de vue-là, à mon sens les idées transmises par ces protocoles doivent essentiellement servir de canevas, dont chaque médecin peut s'inspirer, mais en individualisant la prise en charge en fonction desdits aspects subjectifs, en prenant le temps nécessaire à établir un compromis avec le patient.

Point 2 : Les clés de lecture et le medium ambiants : entre statistiques et nouveaux moyens de communication

Si la statistique est devenue un outil incontournable pour appréhender le réel, quelles précautions faut-il prendre pour ne pas se laisser manipuler ?

Quels autres outils de lecture de la réalité sociale envisagez-vous, en tenant compte du fait que cet outil doit à la fois respecter la singularité de chaque personne, tout en permettant une certaine organisation de la vie en société ?

C'est une question très complexe, à laquelle il m'est difficile de répondre. Toutefois j'essaie à la lumière de ma pratique professionnelle. La médecine se tourne de plus en plus vers « l'*evidence-based* », la médecine basée sur les preuves. De grandes études sont pratiquées sur un nombre important de patients, afin d'étudier l'effet d'un traitement, les avantages d'un médicament sur un autre, les complications liées à une procédure, etc.

Or, même si une recherche statistique est effectuée afin d'étudier les facteurs confondants dans l'interprétation des résultats, il me semble impossible d'appréhender tous ces facteurs. On sait maintenant en effet l'importance de l'environnement, de la génétique et de l'épigénétique, probablement qu'on sous-estime l'effet du mental sur le corps. De plus, même si la médecine basée sur les preuves me semble une très bonne chose du point de vue de l'étude scientifique objective, et qu'elle a apporté beaucoup au progrès médical des dernières années, certaines personnes ou institutions prennent des décisions radicales (changement des recommandations de prise en charge, notamment) en fonction d'études qui érigent en vérité absolue un progrès d'à peine quelques pourcents ; différence jugée significative par la statistique, mais qu'en est-il au niveau du patient lui-même ?

Pour prendre un autre exemple, l'industrie pharmaceutique en profite largement. En prouvant par des études statistiques la supériorité d'un nouveau médicament, elle dispose donc d'une couverture par un nouveau brevet, lui permettant de vendre un « nouveau » médicament plus cher que le précédent. Or il est facile de négliger d'étudier suffisamment attentivement ses effets secondaires, ou de justifier le brevet par une différence infime de l'effet dudit médicament sur le précédent, mais jugée statistiquement significative.

Des précautions ? Il s'agit principalement de connaissances dans l'interprétation d'un résultat, dans la lecture d'une méthode scientifique, afin d'avoir le recul et la capacité nécessaire pour juger de la pertinence scientifique du résultat. Malheureusement, cela prend du temps et des efforts, et demande une connaissance scientifique qui dépasse beaucoup de gens, qui réagissent de façon émotionnelle face à un résultat dont ils ne mesurent pas la portée réelle...

Pour les autres solutions et outils de lecture... Là je pense que la question dépasse mes compétences. Cela me paraît extrêmement difficile, car la vie en société demande absolument

une organisation et donc des règles, mais comment rendre cela compatible avec la subjectivité de chacun ? Je crois que les règles se doivent d'être souples quand il s'agit de subjectivité, et strictes lorsque leur non-respect implique un danger pour l'intégrité d'autrui.

Face à la puissance de ce quatrième pouvoir que représentent les médias et les nouveaux moyens de communication, peut-on vraiment rester neutre ?

Qu'est-ce que la neutralité, puisque tant de choses sont subjectives ? Un procès est-il conclu de façon neutre parce qu'un jury y participe ? Je peine à y croire. Qu'on vive en autarcie dans un village de montagne ou qu'on soit rivé à son smartphone... La recherche de la vérité est essentielle, mais est-elle vraiment réaliste ? Le tout est de tenter de s'en approcher, en multipliant les points de vue dans nos analyses.

A l'heure où les émotions font souvent pencher la balance en politique, un journalisme engagé n'aurait-il pas davantage d'impact ?

Un journalisme engagé est-il exempt d'émotion ? Et encore faut-il rendre plus visible l'information véhiculée par les journalistes engagés. Malheureusement pour l'heure, il me semble que les médias se concentrent beaucoup sur ce qui fait réagir le lectorat, qui semble-t-il est friand d'émotions et de scandale. Donc jusqu'où peut-on véhiculer un message plus objectif, moins émotionnel ? La portée des messages est également dépendante de l'écoute par le lectorat ciblé...

Point 4 : La force des idées : une vague utopie ou un réel moteur de transformation ?

Les idées, respectivement les utopies, ont-elles par elles-mêmes une vertu transformatrice ?

Certainement, pour autant que le message passe. L'idée ou l'utopie est pensée, puis exprimée, puis entendue, puis comprise, puis appliquée... Autant de niveaux d'interprétation possibles.

La concrétisation d'une utopie ne rime-t-elle pas souvent avec l'avènement d'un nouveau totalitarisme ?

C'est une dérive potentielle bien connue. On en revient à la question 2.1-2.2 : comment faire pour amener un progrès sans se mettre en conflit avec les personnes qui ne partagent pas l'utopie ? Il s'agit du fondement de la démocratie. On ne peut imposer une idée, si bonne soit-elle. La patience, le dialogue, l'argumentation, sont autant d'outils pour tenter de faire accepter et appliquer l'idée, l'utopie à laquelle on croit. Que disaient Gandhi et Martin Luther King à ce sujet ?

L'enseignement social chrétien n'est ni une utopie ni une troisième voie ? Il offre des principes directeurs à incarner dans nos réalités respectives, mais comment s'y prendre ?

Le terme enseignement social chrétien ne me parle pas et je n'y connais rien. Je ne me vois pas compétente pour répondre à cette question.

Point 5 : Que faire quand le paradigme de lecture tend à devenir unidimensionnel ?

A l'instar de Laudato Sí où le pape pointe du doigt le danger qui consiste à lire la réalité avec un prisme unidimensionnel - autrement dit à lui plaquer une certaine idéologie -, en plus du paradigme technocratique largement thématé dans l'encyclique, quelles nouvelles idéologies voyez-vous poindre ?

Au niveau médical, je constate une tendance inverse dans une certaine partie de la patientèle. À savoir une méfiance exagérée envers l'intervention médicale, des croyances déplacées de l'ordre de « la nature règlera le problème seule », « seules les médecines alternatives sont dignes de confiance », « les médecins ne veulent que faire leur beurre et ne s'intéressent pas à mon bien-être et à mon devenir ». Ce sont des discours que l'on entendait très peu il y a 10-15 ans, et qui deviennent assez répandus.

Or, si la médecine connaît ses dérives encore actuellement (traitements coûteux et lourds en fin de vie pour un gain de quelques semaines d'espérance de vie, traitements préventifs pouvant être exagérés notamment), une bonne partie de cette méfiance fait à mon avis écho à une façon paternaliste et unilatérale de pratiquer la médecine, telle qu'on ne l'enseigne plus dans nos facultés. Celle-ci était par contre très courante jusqu'au début des années 90 et trouve encore un certain nombre de représentants un peu partout, mais il peut être très difficile de gérer cette méfiance dans des situations médicalement graves et urgentes, et ce d'autant plus qu'on essaie de pratiquer la médecine dans l'esprit ouvert et flexible décrit sous le premier point.

Pour prendre un autre exemple très concret et dans un tout autre contexte, dont il est difficile de parler dans le milieu ecclésial, je suis choquée de voir les dérives médicales liées au refus d'interruption de grossesse, au nom d'une pseudo-objection de conscience ou d'une interdiction étatique. Pour le premier cas (objection de conscience), on parle de plus en plus de l'Italie où des femmes sont décédées dans des situations où clairement la poursuite de la grossesse mettait directement en danger la vie de la mère, et où sous couvert d'objection de conscience on a négligé des complications médicales sévères ; en France, des complications infectieuses post-IVG ont été négligées en raison à mon avis d'un jugement moral porté, et non d'une évaluation médicale digne de ce nom, menant à des complications sévères.

Pour l'aspect étatique, certains pays, notamment d'Amérique du Sud, sont revenus en arrière sur la légalité de l'IVG, au point de la rendre illégale et punissable y compris si la vie de la mère était en danger en raison de la grossesse. Est-il acceptable au 21^e siècle de prioriser, au nom du « droit à la vie », la vie de l'embryon (qui ne survivra de toute façon pas sans sa mère, il faut le dire !) sur celle d'une femme ? On peut penser ce qu'on veut de l'IVG « sociale » ou « par choix », être pour ou contre, mais les situations médicales et les complications sont une autre chose. L'amalgame est dangereux et tue.

2.3. Un point de vue du monde de l'architecture par Anne Magatti-Dembinski

Anne Magatti-Dembinski a obtenu un Master of sciences *cum laude* à l'Accademia di Architettura di Mendrisio en 2012 (Université de la Suisse italienne). Elle travaille depuis sur différents types de projets et concours, principalement en suisse et alimente son apprentissage par de nombreux voyages à travers le monde.

Anne Magatti-Dembinski est aussi co-fondatrice de l'espace de travail partagé la Clé de Voûte (Lausanne), créé en 2016.

Point 1 : Le critère d'une parole incarnée

LA REALITE sans IDEE

L'architecture est une discipline qui regroupe beaucoup de domaines très différents et complémentaires. Chaque architecte décide de faire prévaloir tel ou tel domaine ou discipline dans le développement de ses projets. Il est cependant possible de réduire à trois principes basiques l'art de construire aujourd'hui.

En effet, tout bâtiment construit respecte ces trois principes objectifs :

- Technique (structure, construction et doit s'accorder avec les lois de la nature)
- Financier (budget fixé ne doit pas être dépassé)
- Légal (normes de tous types à respecter: handicapés, environnementales, gabarits etc.)

Ces trois aspects permettent de « construire », mais non de « bâtir ». La différence entre ces deux actes se trouve dans la place que l'architecte décide d'accorder à l'Homme dans ses réflexions et bâtiments. En effet, il est fondamental de ne jamais oublier que l'architecture pourra influencer en bien ou en mal la vie de l'homme, et ceci aussi bien à grande échelle (urbanisme etc.) qu'à petite échelle (agencement intérieur d'un appartement, position d'une fenêtre etc.).

L'homme se forge et habite le monde à partir d'un lieu construit qui le protège; ceci est une responsabilité.

Trop souvent malheureusement, la réalité de profit prend le pas sur une architecture au service de l'homme.

L'IDEE sans REALITE

L'architecture est un merveilleux métier car nous sommes constamment confrontés à la perfection de la nature, de son fonctionnement et de son équilibre. Ce rapport à la nature n'a de cesse de rappeler sa petitesse à l'architecte croyant.

En effet, entre la création d'un projet sur papier et sa construction réelle il y a toujours un décalage qui demande plusieurs va-et-vient pour être effacé. L'architecte est donc obligé, petit à petit de se détacher de l'idée ou de sa représentation mentale pour se plier à la force du réel, afin que le produit fini « soit ».

Point 2 : Les clés de lecture et le médium ambiants: entre statistiques et nouveaux moyens de communication

Les statistiques permettent effectivement de lire le monde d'aujourd'hui en faisant ressortir les aspects objectifs d'une multitude de singularité. Cependant, cette manière de procéder présente le risque de l'exclusion. En effet, à force de ne se baser que sur « la moyenne » les personnes qui n'en font pas partie se retrouvent lésées et exclues (exemple basique : largeur des sièges dans un avion ; la personne obèse devrait-elle acheter deux places ?).

Il est impératif que le contexte soit toujours pris en compte et il est impératif de toujours laisser une place à la marge de l' « hors statistique ».

Les médias permettent de donner un son à la voix de cet « hors statistique » en se concentrant par exemple, sur des témoignages faisant ressortir des aspects sociaux en mettant le doigt sur des dysfonctionnements et en introduisant la donnée émotionnelle qui n'existe pas dans la lecture du monde à travers le spectre des statistiques. Ainsi, on a pu voir les réactions créées et la prise de conscience mondiale suite à la publication de la photo du petit garçon mort sur la plage en septembre 2015, alors que plusieurs fois par mois, de nouveaux chiffres de personnes naufragées ou décédées apparaissent dans les nouvelles nous informant de la tragédie de la migration.

Point 3 : L'art: un chemin privilégié d'incarnation?

Notre lecture du réel est faite de points de vue nourris d'idées.

La force de l'art, qu'il soit connecté ou déconnecté du réel est sa capacité à transporter son spectateur et ainsi à le projeter dans un nouveau monde, le faisant ainsi réfléchir. La richesse que le spectateur peut retirer de ce voyage lui permet si celui-ci le veut, d'éclairer avec de nouveaux points de vue certains aspects du monde qui l'entoure.

Ainsi, en soit, l'art ne se suffit jamais à lui-même il peut toujours être un chemin d'incarnation, tout dépend de ce que le spectateur décide de faire raisonner en lui-même.

Point 4 : La force des idées : une vague utopie ou un réel moteur de transformation?

L'utopie est une force qui nous éloigne de la réalité pour mieux y revenir, changés, (un peu comme l'art le permet).

En effet, toute idée, même utopique pour questionner la condition du monde ou du système est une force positive, car elle permet une remise en question et la formulation de solutions. Cependant il est fondamental de partir du principe qu'une utopie est une force de pensée, mais que celle-ci ne pourrait être appliquée telle quelle au monde réel sous peine d'être trop radicale. De celle-ci et grâce à celle-ci, seulement quelques aspects de la réalité pourront être changés.

En effet, l'ordre des choses met des décennies à se mettre en place et à trouver ses équilibres, une utopie serait la création de toute pièce d'un nouvel ordre qui n'aurait pas de ramification et donc ne pourrait trouver son équilibre avec l'existant.

2.4. Un point de vue du monde de la formation par Nicole Awais

Nicole Awais est spécialiste en didactique de l'enseignement religieux. Docteur en théologie et en science de l'éducation. Chargée de cours à l'Université de Fribourg, elle fut entre autres chargée de projet et membre de la direction de la Fondation éducation21, didacticienne des sciences humaines et sociales pour l'Enfant du monde. Elle travaille aujourd'hui comme pédagogue au sein de l'Eglise évangélique réformée du canton de Fribourg (EERF).

(Propos recueillis et mis en forme par Pascal Ortelli)

Point 1 : Le critère d'une parole incarnée

Souvent, en pédagogie, on a de très bonnes idées. Or, on imagine qu'elles sont applicables pour tous, ce qui revient à promouvoir une même pédagogie pour tous. Cela est impossible ! La confrontation des élèves et des enseignants à la complexité de la réalité exige que tout bon formateur ait au moins trois à quatre types de pédagogie différentes en réserve. Il est en effet terrible d'idéologiser ou d'absolutiser une seule et unique pédagogie. C'est courir à l'échec pour tous les apprenants qui ne parviennent pas à la suivre. Il est donc nécessaire de contextualiser les choses, de tester différentes pédagogies sur les apprenants et surtout de les adapter. Car, rappelons-le, pour respecter le droit de l'enfant à une éducation de qualité, il revient à l'école de trouver des moyens pour s'adapter à l'élève et non l'inverse, comme on le voit encore trop souvent.

La déconnexion de l'idée par rapport à la réalité s'observe aussi dans la représentation que l'on se fait de l'« institution école ». Elle est très différente si on l'observe de l'intérieur ou de l'extérieur. Alors qu'à l'intérieur, les enseignants sont souvent submergés de tâches pédagogiques et administratives, du dehors, on ne cesse de dire : l'école devrait faire ceci ou cela, pourquoi ne le fait-elle pas...

Un bon exemple du passage réussi d'une réalité à une idée qui améliore cette réalité est celui de l'intégration des enfants en situation de handicap dans les écoles primaires de Martigny, en Valais. Dans les années 1970-80, alors que l'institution juste à côté de l'école les prenait en charge, le directeur de l'époque a décidé d'intégrer ces enfants en classe, avec un éducateur. Cela se fit pas à pas et prit un certain temps pour que la formule fonctionne. Le directeur suivant décida de faire un pas de plus dans le sens d'une institutionnalisation de cette pratique. Elle fut peu à peu traduite en une loi qui en garantit sa pérennité.

Point 2 : Les clés de lecture et le medium ambiants : entre statistiques et nouveaux moyens de communication

En pédagogie, comme dans beaucoup d'autres domaines, nous donnons beaucoup trop de poids aux statistiques : on donne des résultats, mais on ne nous dit pas ce qui a été mis en pratique. Les données brutes d'une recherche quantitative sont à mettre en relation avec d'autres études plus qualitative pour comprendre comment on est arrivé à un résultat. De plus, il faut toujours garder en tête les contre-exemples et les particularités.

Par exemple, les écoles fribourgeoises ont de bons résultats quant à l'enquête PISA. Or, qu'est-ce qui est mis en place pour les enfants d'immigrés ou de réfugiés qui doivent apprendre le français ? La plupart du temps, ils rejoignent une classe standard et doivent se débrouiller comme ils peuvent. A Genève par contre, où les résultats Pisa sont moins bons, il y a des classes spéciales pour apprendre le français en lien avec d'autres domaines. L'étude quantitative et statistique est nécessaire mais insuffisante pour décrire la réalité.

Autre point en rapport avec les médias. Une précaution pour ne pas se faire manipuler consiste à aller chercher, vérifier soi-même l'information et la croiser avec différentes sources. En ce qui concerne par exemple la guerre en Syrie, les Occidentaux peuvent facilement se faire manipuler, car ils ne croisent pas l'information. Ils la reçoivent d'une source unique qui se laisse aisément décliner dans les médias européens. Bref, on nous baratine toujours la même information, qui convient aux propriétaires ou actionnaires des grandes médias et l'information reste lacunaire et unidimensionnel.

Point 5 : Que faire quand le paradigme de lecture tend à devenir unidimensionnel ?

Le développement durable et l'écologie sont en train de devenir de nouvelles idéologies. Attention, je ne dis pas qu'il n'est pas bien de donner la priorité à ces questions, sauf qu'il y a un glissement quand on utilise cela à l'école avec les enfants pour faire culpabiliser leurs parents. Il est bien d'informer les élèves et de cultiver les bons gestes, sans les amener à un conflit de loyauté avec leurs parents.

On reproche souvent à l'Eglise de dire aux gens ce qu'ils doivent faire. N'assiste-t-on pas aujourd'hui à un transfert avec l'école ? Le développement durable est un outil pédagogique prodigieux, pour autant qu'on ne le présente pas d'une manière unidimensionnelle, autrement dit, en faisant de l'instrument un absolu. Il doit rester un instrument d'analyse. C'est un bon outil pour réfléchir à la complexité des situations et pour développer une pensée critique. Ne versons donc pas dans la mono-pensée.

Point 6. Le chemin de retour ou la leçon de Pareto : abstraire du concret - oui ! -, mais sans oublier de revenir de l'abstrait au concret...

Par rapport à la question du passage du concret à l'abstrait et du retour au concret, je reformulerai la problématique à l'aide des catégories local et global. L'anglais a formé le néologisme : *glocal* que je trouve intéressant pour ma part, car nous sommes toujours en tension entre les deux. Penser global pour une action locale, agir local en pensant au-delà. Il y a là, je crois, un bon critère pour une parole incarnée.

2.5. Un point du vue du monde politique par Cyrille Fauchère

Cyrille Fauchère, marié et père de quatre enfants, est à la tête de l'UDC du Valais romand, en plus de ses fonctions de conseiller municipal de la Ville de Sion et de député au Parlement du Canton du Valais. Collaborateur scientifique pour la chaire d'histoire de l'Eglise à l'Université de Fribourg, il est docteur ès Lettres en Etudes religieuses.

(Propos recueillis et mis en forme par Pascal Ortelli)

Point 1 : Le critère d'une parole incarnée

En tant que catholique engagé en politique, j'ai à cœur de défendre et d'intégrer l'enseignement social de l'Eglise dans mes prises de position, notamment par rapport à ce qui touche à la défense de la vie.

Les idées sont le fil rouge du travail du politicien. En politique, on défend des idées qu'on souhaite voir se concrétiser. Le danger est d'en rester seulement à une discussion sur les idées, sans intégrer le devoir qu'on a de s'investir pour le bien commun, sans tenir compte des problèmes réels auxquels la population fait face. Cet écueil peut être renforcé par la logique des élections. Le risque est dès lors de ne travailler plus que pour assurer son élection, donc de brasser les idées qui sont porteuses et de n'aboutir en fin de mandat à aucune réalisation véritable.

A Sion, nous avons par exemple cherché à soutenir les familles en relation avec la taxe d'assainissement qui était directement indexée lors de la naissance d'un enfant. En la faisant indexer l'année suivante, nous avons permis de faire économiser quelques dizaines de francs, qui sont précieux pour le budget d'un ménage durant les premiers mois de vie. L'exemple paraît trivial, mais il montre qu'en politique, il est important de rester attentif aux petits gestes. On risque sinon de déconnecter l'idée de la réalité, d'en rester à une gestion abstraite des problématiques.

Point 2 : Les clés de lecture et le medium ambiants : entre statistiques et nouveaux moyens de communication

Les statistiques permettent une adhésion plus grande à un projet. Elles sont un bon indicateur pour connaître les thèmes sur lesquels le politicien doit mettre plus d'énergie, parce qu'ils concernent un plus grand nombre de personnes. Néanmoins, il importe de lier ses engagements aux préoccupations des gens mais non pas en tenant compte des seuls résultats d'études statistiques. Idéalement, nous devrions être capable d'adopter une vision macroscopique et plus générale, c'est pourquoi chaque parti politique rédige un programme.

L'image en politique est bien sûr un vecteur de communication important. La manière de s'exprimer, la capacité à écouter, son habillement, le fait de porter ou non une cravate, etc., ce sont autant de codes qui permettent de se mettre au niveau de son auditoire (jeunes, spécialistes, politiques, etc.)

Point 4 : La force des idées : une vague utopie ou un réel moteur de transformation ?

Certaines utopies peuvent conduire à des nouveaux totalitarismes. Aujourd'hui, je suis particulièrement frappé par le poids que prennent les questions de genre et d'égalité des sexes. Si chaque débat mérite d'être conduit avec le sérieux et le respect auquel il a droit, j'ai parfois l'impression, sans être ni homophobe, ni phallocrate, d'assister à la dictature d'une nouvelle pensée unique qui me catégorise comme tel.

Mon utopie qui n'est pas utopiste est de pouvoir vivre et faire vivre mes enfants dans un modèle de société sain et traditionnel, modèle que j'ai moi-même expérimenté. Il ne s'agit pas de se complaire dans une vision passéiste, mais d'oser transmettre le meilleur de ce que l'on a reçu. Ce que j'ai reçu de mes parents, j'essaie de le faire fructifier afin de le redonner et cela m'aide dans l'éducation quotidienne de mes enfants.

Les idées sont un moteur, car sans elles on ne peut pas faire de politique. On aspire tous à une société idéale. Les problèmes apparaissent quand on cherche à se mettre d'accord pour essayer de la définir... Dans plusieurs débats, il m'est arrivé de connaître des grands moments de solitude. Je savais que la cause était perdue d'avance, ce qui ne veut pas dire qu'il ne fallait pas quelqu'un pour la défendre. Même si mon point de vue n'a pas convaincu, je n'en fais pas pour autant une déprime et surtout ne regrette pas l'exercice. Il est bon en démocratie d'avoir une pluralité d'idées, encore faut-il qu'on nous laisse les exprimer sans nous taxer d'emblée d'extrémiste.

Point 5 : Quels sont les totalitarismes actuellement cachés ? Quelles sont les vérités occultées ?

Aujourd'hui, le droit des animaux tend à prendre une place qui est en train d'être absolutisée : il y a des caisses maladies pour animaux qui voient le jour, des psychologues, des avocats... ; au Mexique, on a reconnu la possibilité de se marier avec un arbre ; certaines minorités imposent au reste de la société des revendications exagérées en matière de droits et d'égalités. On assiste ici à une inversion de valeurs, à une confusion des natures et à un glissement par rapport la vision chrétienne classique où l'homme est au centre de la Création. Cela ne veut pas pour autant dire qu'il est légitime d'ignorer son prochain ou d'exploiter les fruits de cette Création à outrance.

Point 6 : Le chemin de retour ou la leçon de Pareto : abstraire du concret - oui ! -, mais sans oublier de revenir de l'abstrait au concret...

La chance des élus, c'est que, normalement, ils sont amenés à réfléchir à deux fois avant de prendre une décision. Notre fonction nous oblige constamment à opérer ces allers-retours entre la réalité et l'idée. Le cas est particulièrement manifeste quand on doit discuter un budget : on réfléchit bien avant de couper les subsides à son voisin, car le retour de manivelle pourrait être violent, sans compter que derrière les chiffres se cachent des personnes. A mon avis, le danger vient plutôt du côté des lobbyistes. Avec le poids qu'ils prennent aujourd'hui sur la politique, le risque est plus grand de se déconnecter du global et de ne servir que des intérêts égoïstes.

3. Extraits de texte

3.1. « La réalité est plus importante que l'idée »

Pape François, *Evangelii Gaudium*. Exhortation apostolique sur l'annonce de l'Évangile dans le monde d'aujourd'hui (24 novembre 2013), n° 231-233.

Ne pas déconnecter l'idée de la réalité

231. Il existe aussi une tension bipolaire entre l'idée et la réalité. La réalité est, tout simplement ; l'idée s'élabore. **Entre les deux il faut instaurer un dialogue permanent, en évitant que l'idée finisse par être séparée de la réalité.** Il est dangereux de vivre dans le règne de la seule parole, de l'image, du sophisme. A partir de là se déduit qu'il faut postuler un troisième principe : la réalité est supérieure à l'idée. Cela suppose d'éviter diverses manières d'occulter la réalité : les purismes angéliques, les totalitarismes du relativisme, les nominalismes déclaratifs, les projets plus formels que réels, les fondamentalismes antihistoriques, les éthiques sans bonté, les intellectualismes sans sagesse.

232. L'idée – les élaborations conceptuelles – est fonction de la perception, de la compréhension et de la conduite de la réalité. **L'idée déconnectée de la réalité est à l'origine des idéalismes et des nominalismes inefficaces, qui, au mieux, classifient et définissent, mais n'impliquent pas. Ce qui implique, c'est la réalité éclairée par le raisonnement.** Il faut passer du nominalisme formel à l'objectivité harmonieuse. Autrement, on manipule la vérité, de la même manière que l'on remplace la gymnastique par la cosmétique⁸. Il y a des hommes politiques – y compris des dirigeants religieux – qui se demandent pourquoi le peuple ne les comprend pas ni ne les suit, alors que leurs propositions sont si logiques et si claires. C'est probablement parce qu'ils se sont installés dans le règne de la pure idée et ont réduit la politique ou la foi à la rhétorique. D'autres ont oublié la simplicité et ont importé du dehors une rationalité étrangère aux personnes.

Le critère d'une parole qui cherche toujours à s'incarner

233. La réalité est supérieure à l'idée. Ce critère est lié à l'incarnation de la Parole et à sa mise en pratique : « À ceci reconnaissez l'Esprit de Dieu : tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu dans la chair est de Dieu » (1 Jn 4, 2). **Le critère de réalité d'une parole déjà incarnée et qui cherche toujours à s'incarner, est essentiel à l'évangélisation.** Il nous porte, d'un côté, à valoriser l'histoire de l'Église comme histoire du salut, à nous souvenir de nos saints qui ont inculturé l'Évangile dans la vie de nos peuples, à recueillir la riche tradition bimillénaire de l'Église, sans prétendre élaborer une pensée déconnectée de ce trésor, comme si nous voulions inventer l'Évangile. D'un autre côté, **ce critère nous pousse à mettre en pratique la Parole, à réaliser des œuvres de justice et de charité dans lesquelles cette Parole soit féconde.** Ne pas mettre en pratique, ne pas intégrer la Parole à la réalité, c'est édifier sur le sable, demeurer dans la pure idée et tomber dans l'intimisme et le gnosticisme qui ne donnent pas de fruit, qui stérilisent son dynamisme.

⁸ Cf. Platon, *Gorgias*, 465.

3.2. La statistique, un outil indispensable de lecture du réel pour les sociétés modernes ?

Olivier Rey, *Quand le monde s'est fait nombre*, Paris, Stock, 2016 (p. 290 et 291)

« L'ambivalence du rapport au nombre en général, et à la statistique numérique en particulier (...) est inhérente à la façon dont les sociétés et les individus modernes sont constitués. (...) »

Voilà d'où procède l'ambivalence radicale envers le nombre : c'est l'incommensurabilité radicale des singularités qui conduit au calcul ; c'est le principe selon lequel personne n'est là pour faire nombre qui finit par appeler le règne du nombre. D'autant qu'il ne s'agit pas seulement de compter les têtes. La société réclame une organisation. Mais, toujours en raison de l'incommensurabilité des consciences, l'impartialité recommande de s'en tenir à des critères objectifs. Telle est donc la situation : plus les subjectivités s'affirment dans leur transcendance par rapport aux réalités empiriques, plus l'objectivité devient nécessaire pour organiser leur coexistence. Autrement dit, c'est le respect de la singularité de chacun qui oblige à s'en tenir à ce qui se mesure, c'est l'exigence d'un traitement égal pour tous qui débouche sur des procédures d'équivalence entre les êtres – telles que celles mises en place par la statistique. »

3.3. La globalisation du paradigme technocratique et les conséquences de l'anthropocentrisme moderne

Pape François, *Laudato Sí. Encyclique sur la sauvegarde de la maison commune* (24 mai 2015), n°106-107, 115, 122-123

Le problème fondamental : la manière unidimensionnelle d'assumer le développement technologique

106. Le problème fondamental est autre, encore plus profond : la manière dont l'humanité a, de fait, assumé la technologie et son développement *avec un paradigme homogène et unidimensionnel*. **Une conception du sujet y est mise en relief qui, progressivement, dans le processus logique et rationnel, embrasse et ainsi possède l'objet qui se trouve à l'extérieur.** (...) C'est comme si le sujet se trouvait devant quelque chose d'informe, totalement disponible pour sa manipulation. L'intervention humaine sur la nature s'est toujours vérifiée, mais longtemps elle a eu comme caractéristique d'accompagner, de se plier aux possibilités qu'offrent les choses elles-mêmes. Il s'agissait de recevoir ce que la réalité naturelle permet de soi, comme en tendant la main. Maintenant, en revanche, ce qui intéresse c'est d'extraire tout ce qui est possible des choses par l'imposition de la main de l'être humain, qui tend à ignorer ou à oublier la réalité même de ce qu'il a devant lui. Voilà pourquoi l'être humain et les choses ont cessé de se tendre amicalement la main pour entrer en opposition. (...)

Un glissement s'opère quand la méthodologie de la techno-science devient le seul paradigme à partir duquel on lit la réalité

107. On peut dire, par conséquent, qu'à l'origine de beaucoup de difficultés du monde actuel, il y a avant tout **la tendance, pas toujours consciente, à faire de la méthodologie et des objectifs de la techno-science un paradigme de compréhension qui conditionne la vie des personnes et le fonctionnement de la société.** Les effets de l'application de ce moule à toute la réalité, humaine et sociale, se constatent dans la dégradation de l'environnement, mais cela est seulement un signe du réductionnisme qui affecte la vie humaine et la société dans toutes leurs dimensions. (...)

L'anthropocentrisme moderne met la raison technique au-dessus de la réalité

115. **L'anthropocentrisme moderne, paradoxalement, a fini par mettre la raison technique au-dessus de la réalité,** parce que l'être humain « n'a plus le sentiment ni que la nature soit une norme valable, ni qu'elle lui offre un refuge vivant. Il la voit sans suppositions préalables, objectivement, sous la forme d'un espace et d'une matière pour une œuvre où l'on jette tout, peu importe ce qui en résultera »⁹. **De cette manière, la valeur que possède le monde en lui-même s'affaiblit.** Mais si l'être humain ne redécouvre pas sa véritable place, il ne se comprend pas bien lui-même et finit par contredire sa propre réalité (...)

Quelles limites face à la logique de lecture du relativisme pratique ?

122. Un anthropocentrisme dévié donne lieu à un style de vie dévié. (...) Quand l'être humain se met lui-même au centre, il finit par donner la priorité absolue à ses intérêts de circonstance, et tout le reste devient relatif. Par conséquent, il n'est pas étonnant que, avec l'omniprésence du paradigme technocratique et le culte du pouvoir humain sans limites, se développe chez les personnes ce relativisme dans lequel tout ce qui ne sert pas aux intérêts personnels immédiats est privé d'importance. **Il y a en cela une logique qui permet de comprendre comment certaines attitudes, qui provoquent en même temps la dégradation de l'environnement et la dégradation sociale, s'alimentent mutuellement.**

123. (...) S'il n'existe pas de vérités objectives ni de principes solides hors de la réalisation de projets personnels et de la satisfaction de nécessités immédiates, quelles limites peuvent alors avoir la traite des êtres humains, la criminalité organisée, le narcotraffic, le commerce de diamants ensanglantés et de peaux d'animaux en voie d'extinction ? N'est-ce pas la même logique relativiste qui justifie l'achat d'organes des pauvres dans le but de les vendre ou de les utiliser pour l'expérimentation, ou le rejet d'enfants parce qu'ils ne répondent pas au désir de leurs parents ? **C'est la même logique du "utilise et jette", qui engendre tant de résidus, seulement à cause du désir désordonné de consommer plus qu'il n'est réellement nécessaire.** (...)

⁹ Romano Guardini, *Das Ende der Neuzeit*, p. 63 (éd. fr. : *La fin des temps modernes*, p. 68)

3.4. Quand les idées tournent à vide au pays de cocagne...

Rutger Bregman, *Utopies réalistes*, trad. de l'anglais par Jelia Amrali, Paris, Seuil, 2017.

Titre original : *Utopia for Realists, and how we can get there*

À la fois stimulant et passionnant, appuyé sur les travaux d'Esther Duflo, Thomas Piketty, David Graeber, etc., cet essai vif, pédagogique et amusant rouvre plusieurs perspectives : la réduction du temps de travail, le revenu universel, plus largement la lutte contre la pauvreté et la réduction des inégalités, la taxation des flux financiers, et enfin l'ouverture des frontières. Alors laissons l'enthousiasme de l'auteur, à contre-courant du pessimisme ambiant, nous convaincre que de nouvelles propositions utopiques peuvent être envisageables à court terme.

*Historien, journaliste pour le magazine en ligne De Correspondent, Rutger Bregman a publié quatre livres sur l'histoire, la philosophie et l'économie. Formidable succès aux Pays-Bas, *Utopies réalistes* est en cours de traduction dans 17 pays et depuis sa sortie au Royaume-Uni est dans la liste des meilleures ventes.*

L'utopie médiévale réalisée ? (p. 9-11)

« La vie était sans doute plus difficile autrefois et on comprend que les gens aient rêvé d'un jour où tout irait mieux.

L'un des rêves les plus prégnants était le pays de lait et de miel appelé « Cocagne » (...)

En pays de Cocagne, en terre d'abondance, les gens ne se disputaient jamais, préférant faire la fête, danser, boire et dormir.

D'après l'historien néerlandais Herman Pleij, « un esprit médiéval verrait dans l'Europe d'aujourd'hui un tableau assez fidèle du pays de Cocagne : fast-foods ouverts 24h sur 24, 7 jours sur 7, contrôle de la température ambiante, revenus sans travail et chirurgie esthétique pour prolonger la jeunesse »¹⁰. (...)

C'est peut-être là notre plus grand problème : de nos jours le vieux rêve médiéval de l'utopie tourne à vide. Bien sûr, on pourrait faire avec un peu plus de consommation, un peu plus de sécurité – mais la véritable cause d'inquiétude, ce sont les conséquences négatives en termes de pollution, d'obésité et de surveillance à la Big Brother. (...) »

Quelles raisons nous poussent à sortir du lit ? (p. 15-17)

« En d'autres termes, bienvenu au pays d'abondance !

Au pays de la bonne vie où presque tout le monde est riche, en sécurité et en bonne santé. Où il ne manque qu'une chose : une raison à sortir du lit le matin. Parce qu'après tout, au paradis, il n'y a pas grand-chose à améliorer. En 1989, le philosophe américain Francis Fukuyama remarquait déjà qu'à notre époque la vie se réduit à « des calculs économiques, la résolution sans fin de problèmes techniques, des préoccupations environnementales et la satisfaction des exigences de consommateurs avertis »¹¹. (...)

Si l'on suit Oscar Wilde, une fois atteint le pays d'abondance, il nous faut une nouvelle fois fixer le regard sur l'horizon le plus lointain et hisser la voile. « Le progrès, c'est la réalisation

¹⁰ Herman Pleij, *Dromen van Cocagne. Middeleeuwse fantasieën over het volmaakte leven*, Prometheus, 1997, p. 11.

¹¹ Francis Fukuyama, « The End of History ? », *National Interest*, été 1989.

des utopies¹² », écrit-il. Mais l'horizon lointain reste vide. Le pays d'abondance est enveloppé de brouillard. Alors que nous devrions nous assigner pour tâche d'investir de sens cette existence riche, sûre et saine, nous avons enterré l'utopie. Il n'y a pas de nouveau rêve pour la remplacer, parce que nous ne pouvons imaginer de monde meilleur que le nôtre. (...) »

L'utopie est-elle génératrice de sens ? (p. 17-20 et 26)

« Bien sûr, les utopies en disent toujours plus sur l'époque qui les imagine que sur ce qu'elles tiennent réellement en réserve. (...) »

[L'utopie] n'offre pas de solutions, mais des principes directeurs. (...) »

Thomas More comprenait que l'utopie est dangereuse quand on la prend *trop* au sérieux. (...) Comme l'humour et la satire, les utopies ouvrent les portes de l'esprit, et c'est en cela qu'elles sont vitales. (...) »

Ce qu'il nous fait, ce sont des horizons alternatifs qui déclenchent l'imagination. Et je dis biens « horizons » au pluriel ; des utopies en conflit entre elles, voilà après tout le meilleur moyen d'insuffler la vie à la démocratie. »

¹² Cf la citation de Wilde en exergue du présent ouvrage : « Une carte du monde qui ne comprendrait pas l'Utopie ne serait même pas digne d'être regardée, car elle laisserait de côté le seul pays où l'Humanité vient toujours accoster. Et après y avoir accosté, elle regarde autour d'elle, et ayant aperçu un pays meilleur, reprend la mer. Le Progrès est la réalisation des Utopies. »

4. Déroulement de l'atelier

INTRODUCTION

par Jean-Claude Huot et Pascal Ortelli

PARTIE I – Les médias : quels rapports à la réalité ?

Eclairage de Patrice Favre

1. L'idée est supérieure à la réalité

QUESTION 1

Est-ce que vous constatez cette domination de l'idée dans votre rapport aux médias ?

Dans votre expérience ?

puis discussion en groupe

2. Comment s'approcher de la réalité ?

QUESTION 2

Est-ce que j'ai pu vérifier que la réalité est supérieure à l'idée, et cela avec quels outils, quels instruments, quelles expériences ?

puis discussion en groupe

PARTIE II – Le monde de la formation : quels rapports à la réalité ?

Eclairage de Geneviève Auroi-Jaggi

QUESTION 3

Comment intégrer dans l'éducation et la formation une certaine priorité à la réalité ? Et comment assurer des allers-retours harmonieux entre la réalité et l'idée ?

puis discussion en groupe

DISCUSSION EN PLENUM

5. Eclairage de Patrice Favre

Patrice Favre est rédacteur en chef de l'ECHO Magazine, depuis 2009. Historien de formation, il a d'abord travaillé durant cinq ans à Caritas Suisse à Lucerne, avant d'entreprendre une carrière de journaliste, auprès du quotidien fribourgeois La Liberté où il a passé plus de 25 ans.

5.1. Plan-résumé

Introduction

Le pape François a le génie de nous faire entrer dans la réalité.

Comment favoriser des lieux et des expériences qui me font entrer dans la réalité ?

Partie I. L'idée est supérieure à la réalité

1. *L'idée est nécessaire et incontournable*

Le problème est qu'on pense toujours qu'il faut combattre les mauvaises idées, et qu'on est loin de la réalité.

2. *La tentation de manipuler la réalité est toujours là.*

- a) Le serpent de la Genèse
- b) La censure de 1918. Qui maîtrise la communication maîtrise la réalité.
- c) La manipulation est partout, y compris dans nos sociétés démocratiques (Fakes news...)

3. *La modernité a un problème avec la réalité*

Volonté de créer une distance, une séparation pour :

- a) Se protéger. Objectivité contre subjectivité. La distance est nécessaire à la vérité.
- b) Dominer le réel. Le rapport à la réalité est un rapport de force. Est vrai ce qui est mesurable, quantifiable et exploitable. La réalité (nature) n'est plus crainte ni respectée, elle est devenue notre chose, notre esclave.
- c) Le filtre de la technique. Réseaux sociaux
Le credo premier de la modernité, est que l'homme est seul maître à bord. Danger que met en lumière *Laudato Si*.

4. *Comment les médias réagissent*

- a) Conscience de l'idéologie, de la manipulation, est forte. Nombreuses parades : le débat entre opinions contraires (Forum à la RTS), la multiplication des sources, le recours aux experts. Le journaliste reste extérieur, théoriquement neutre.
- b) Le journalisme militant, écolo, socialiste, catho. Où est la réalité ?
- c) La valorisation du témoignage (« balance ton porc »). Est-ce la réalité ?
- d) Résultat ? Discours dominant (Médias mainstream), politiquement correct, méfiance généralisée. La réalité nous échappe et nous brassons des mots sans impact sur la réalité, des mots auxquels nous ne croyons pas vraiment nous-mêmes. Sinon, ils nous changeraient.

QUESTION 1 : Est-ce que vous constatez cette domination de l'idée dans votre rapport aux médias ? Dans votre expérience ?

Partie 2. Comment s'approcher de la réalité ?

a) Importance de l'événement.

Alain Finkielkraut : « Un événement est quelque chose qui fait irruption de l'extérieur. Quelque chose d'imprévu. C'est la méthode suprême de la connaissance. C'est une irruption du nouveau qui brise les engrenages, qui met en mouvement un processus » (Nous autres, modernes, 2005)

La notion de processus demande du temps et un engagement personnel.

b) Faire expérience, se laisser toucher par le réel.

Exemple du mendiant.

c) L'expérience est un jugement :

Comment dépasser l'émotionnel, le sentimental ? Le jugement, c'est l'expérience que la réalité répond à mes aspirations les plus profondes au bonheur, au vrai, au beau.

Un exemple. Voir vraiment la réalité, c'est juger et c'est déjà agir, avoir envie d'agir.

d) Partir du réel demande une éducation.

Pour l'enfant, la réalité passe toujours avant l'idée. Il faut apprendre à se laisser chaque matin surprendre par la réalité.

e) Avoir la certitude que la réalité est bonne,

parce qu'elle est habitée par la résurrection. Donc qu'il y a une espérance pour moi dans le quotidien. Question de foi.

Résumé :

- Nous vivons sous le règne de l'idée, de l'idéologie, plus subtile que dans le monde communiste, mais sans doute plus forte encore.
- Nous ne pourrions pas combattre le règne de l'idée par d'autres idées. Opposer une utopie chrétienne aux utopies bourgeoises, socialistes, capitalistes ou hédonistes ne ferait que renforcer le règne de l'idée.
- Il ne faut pas aller de l'idée à la réalité, comme le suggère le titre de cet atelier, mais de la réalité à l'idée parce que la réalité est plus riche, plus mystérieuse et plus ouverte que l'idée.
- Partir du réel demande à reconnaître la valeur de l'événement qui dérange, qui bouleverse mes idées, qui me touche au plus profond. Il faut retrouver une âme d'enfant. Il faut apprendre chaque matin à se laisser surprendre par la réalité.
- Cette position face au réel est impossible à tenir seul. Il faut des témoins qui me montrent ce chemin, qui me mettent en mouvement, qui font avec moi un processus,

comme dit François. Le pape est une de ces figures, dans l'Eglise ici, il y a aussi des témoins qui vivent cela. Le peuple chrétien est le signe et le lieu d'une réalité différente.

- Cela change la vie et en particulier le travail du journaliste.

QUESTION 2 : Est-ce que j'ai pu vérifier que la réalité est supérieure à l'idée, et cela avec quels outils, quels instruments, quelles expériences ?

5.2. Texte suivi

« La réalité est supérieure à l'idée »

Affirmation qui me plaît beaucoup. Pourquoi ce pape m'a-t-il tout de suite fasciné ? Il est arrivé, il a dit bonsoir et a demandé aux fidèles de le bénir. Puis il a gardé ses chaussures noires, il a payé sa note d'hôtel et a refusé de s'installer dans le palais pontifical. Il n'a pas fait des discours sur la pauvreté, il nous a mis sous les yeux sa façon de vivre la réalité.

De la même manière je me souviens quand il a parlé des mendiants : « Le mendiant à qui vous donnez deux francs, est-ce que vous le regardez dans les yeux ? Vous lui donnez la main ? » Moi, déjà, je ne donnais rien aux mendiants qui sont partout à Genève, et cela au nom d'une idée. Parce que ce n'est pas une solution à leur problème et qu'ils seront de nouveau là le lendemain. Suite au discours du pape, je me suis arrêté, j'ai donné, j'ai serré la main (ce qui était difficile) et j'ai essayé de discuter, de sourire. Le problème est toujours là, mais maintenant ce sont des gens qui me connaissent, avec qui j'ai une relation, pauvre, mais ce n'est plus un obstacle sur ma route que j'aimerais voir disparaître.

Conclusion : ce pape a le génie pour nous faire entrer dans la réalité.

On me demande si les médias sont maîtres dans l'art de manipuler la réalité. C'est une évidence. L'an dernier, pour le centenaire de la Révolution de 1917, j'ai relu de nombreux textes historiques. Frappé de voir que la première chose demandée par les révolutionnaires était la suppression de la censure impériale. Et une des premières choses que les bolcheviques ont imposée dès leur victoire fut la censure. Qui maîtrise la communication maîtrise la réalité.

La manipulation est partout, y compris dans nos sociétés démocratiques. Affaire des fake news qui, en partie, a permis la victoire de Donald Trump : il n'a cessé d'utiliser cette formule pour décrédibiliser les médias, parfois avec raison. On sait que la guerre contre Saddam Hussein, événement gravissime, a été décidée et imposée à l'opinion grâce à la légende des armes de destruction massives. Le pouvoir politique ne cesse de manipuler les médias, les multinationales le font aussi – tout le discours de la publicité, des manipulations autour de la cigarette et maintenant du sucre, qui serait une drogue très puissante.

Ceci montre que, dans notre culture, l'idée est supérieure à la réalité. Elle permet même de modifier la réalité, de modifier des comportements. Je me souviens de ma surprise, il y a quelques années, en découvrant que je vivais dans un couple hétérosexuel. Autrefois, si vous disiez « je vis en couple », « je suis marié », c'était forcément un couple avec un homme et une femme. Aujourd'hui, il faut le préciser parce que le couple peut être homo, hétéro, bi ou transgenre, que sais-je.

Je ne veux pas discuter ici du mariage gay et de tout le reste. L'important est de voir qu'on a réussi, en travaillant sur les idées, sur les discours, à changer la réalité, ou du moins à faire croire que la réalité avait changé.

L'idée est dangereuse parce qu'elle est toujours une abstraction, une réduction de la réalité. On finit par n'accepter qu'une part de la réalité, celle qui nous arrange, qui entre dans notre explication, dans notre système, comme disait Hanna Arendt, la grande spécialiste de l'idéologie. François le dit : « Il est dangereux de vivre dans le règne de la seule parole, de l'image, du sophisme ». Et n'oubliez pas qu'il y a aujourd'hui une industrie construite non seulement sur la manipulation du réel, mais sur une dépendance, une drogue à l'égard du virtuel, inspirée du modèle de la dépendance aux jeux de hasard.

Comment en sortir ? Comment échapper à la domination de l'idée et revenir la réalité ? Il ne suffit pas de dire « Maintenant je m'intéresse aux pauvres » pour sortir de l'idéologie puisque le souci des pauvres a été le moteur d'une idéologie qui a détruit la société

La première réponse, c'est l'évènement. « Un événement est quelque chose qui fait irruption de l'extérieur. Quelque chose d'imprévu. C'est la méthode suprême de la connaissance. C'est une irruption du nouveau qui brise les engrenages, qui met en mouvement un processus », dit Alain Finkielkraut.

Le mot processus m'a frappé, parce que c'est le mot cher au pape François. Quand se présente un couple divorcé, dit-il, il ne faut pas décider s'il est en règle ou non à partir d'une idée, d'un règlement, il faut accueillir la réalité qui se présente et commencer avec ce couple un chemin, un processus.

Donc l'évènement casse le système, il remet en cause la domination de l'idée. Pas hasard si les sociétés totalitaires détestent les imprévus et veulent tout contrôler. Première affirmation : on ne sort pas de l'idée par une autre idée, par un discours, par un effort de volonté, mais par une disponibilité à se laisser surprendre, à accueillir les événements, les provocations de la réalité.

Mais tous les événements sont-ils importants ? Si on dit que la réalité est plus importante que l'idée, de quelle réalité parle-t-on ? Deuxième affirmation : l'évènement a une valeur parce qu'il me touche au plus profond, parce qu'il réveille mon désir de bonheur, de beauté, de justice. Parce qu'il me dit que ma vie a un sens, que je ne suis pas seulement un animal consommateur.

Dire qu'il faut se laisser toucher par la réalité peut sembler ridicule, comme si l'émotion devenait un critère. De fait, c'est révolutionnaire, car cette affirmation va contre toute l'éducation que nous recevons, qui nous apprend la mise à distance, l'objectivité. Le bon journaliste et plus encore l'intellectuel apprend à analyser la réalité, donc à la décortiquer, à la mettre sous la loupe de ses instruments d'analyse. Nous considérons la réalité comme un objet de laboratoire sur lequel construire des idées que nous imposons ensuite à la réalité. L'aller-retour entre réalité et idée, dont parle le pape, est en fait un rapport de domination. Roland Barthes parlait de « l'arrogance de la généralité » (en 1977) !

A l'inverse, dire que la réalité est supérieure signifie que je dois me mettre à l'écoute de la réalité, à son service, et pas une fois, mais tout le temps. C'est pour cela que le pape nous dit qu'il faut écouter chaque couple dans son histoire personnelle, chaque homosexuel.

Pour reprendre mon exemple, le journaliste devrait manger et dormir avec les Roms qui sont à Genève, qui dorment dans les parcs, mais la plupart du temps, il pense plus important de faire parler des experts, de formuler des idées et des réflexions sur le problème de la mendicité. Le pape, lui, nous dit : va vers le mendiant, apprend à le connaître, à l'écouter, et tu vas découvrir au fond de toi à quel point tu es dérangé par cette expérience de misère. Et là tu vas réfléchir à ton destin d'homme, tu vas découvrir que tu n'es toi-même qu'un mendiant de l'amour de Dieu et des autres.

Pour être intéressé par la réalité, il faut se laisser toucher par elle au plus profond de soi. Pas seulement une émotion, une réaction sentimentale, mais un jugement. Il faut réfléchir à ce que cette réalité a provoqué en moi, pourquoi j'ai perçu là une vérité, une chose qui m'importait vraiment, qui correspondait à mes attentes les plus profondes. Pour aller jusqu'au bout, j'ose dire que la condition pour entrer dans la réalité, c'est de l'aimer.

Avant Pâques j'ai vécu, et sans doute vous aussi, un événement de ce type avec le sacrifice d'Arnaud Beltrame, le gendarme qui s'est proposé en otage et qui a été assassiné. Exemple où la réalité a tellement de force qu'elle nous saute au visage, c'est un événement. Ce qu'il a fait n'a pas pu ne pas éveiller en vous plus qu'une émotion, un jugement : ce qu'il a fait est beau, est bon, c'est pour cela qu'il vaut la peine de vivre. J'aimerais être capable de vivre comme cela même si ça fait un peu peur. Donc celui qui dit cela est déjà en train de changer, il y a une disponibilité en lui pour bouger. Voir vraiment la réalité, c'est juger et c'est déjà agir, avoir envie d'agir.

C'est ce que j'ai essayé de dire dans mon édito sur la mort de Beltrame. Et cela dit quelque chose sur la manière avec laquelle je vis le dialogue entre réalité et idée dans mon travail. La petite marge de liberté dont je dispose, c'est dans le choix des sujets mis en avant dans le journal ou dans le choix de mes éditos, là où je risque une parole personnelle. Comment échapper à l'idéologie ? Comment éviter de répondre par une autre idéologie, gauche contre droite, catho contre le reste du monde, écolo comme tout le monde ?

J'ai appris à essayer d'écouter ce qui est un signe de vie, ce qui est un écho de ma recherche de bonheur, de sens, j'essaie de donner la parole à des gens qui n'ont pas peur de la réalité et de ses drames. Finalement j'essaie de repérer des hommes et des femmes, croyants, mais pas toujours, cathos mais pas toujours, qui vivent la réalité avec une intensité plus grande que moi. Parce que, comme les poètes, ils ou elles voient que la réalité renvoie à quelque chose de plus grand.

Et quand on perçoit cela, la vie devient plus belle et plus intéressante, même dans les pires tragédies, et il y a un espoir même dans la nuit.

Résumé :

- Oui, nous vivons sous le règne de l'idée, de l'idéologie, plus subtile que dans le monde communiste, mais sans doute plus forte encore.
- Nous ne pourrions pas combattre le règne de l'idée par d'autres idées. Opposer une utopie chrétienne aux utopies bourgeoises, socialistes, capitalistes ou hédonistes ne ferait que renforcer le règne des idées.
- Revenir au réel demande une éducation à reconnaître la valeur de l'événement qui me dérange, qui bouleverse mes idées, qui me touche au plus profond. Pour l'enfant, la réalité passe toujours avant l'idée. Il faut retrouver une âme d'enfant.

- Pour que cette émotion ne soit pas seulement sentimentale et passagère, il faut apprendre à juger. Cela ne veut pas dire coller des idées sur l'événement, mais comprendre ce qui a été touché en moi, aller jusqu'aux questions existentielles qui sont au fond de moi et qui sont souvent étouffées aujourd'hui.
- Se mettre à l'écoute de la réalité, en dernier ressort, c'est se mettre dans la position du chercheur d'or, totalement passionné par le désir qui est au fond de lui et qui cherche son trésor dans chaque pli du terrain, dans chaque manifestation de la réalité.

Comment est-ce possible ? Il y eu dans ma vie et il y a toujours des personnes qui ont ce regard sur la réalité, ce cœur d'enfant, qui passion du chercheur de la perle précieuse dont parle l'Évangile.

La première chose, c'est d'apprendre à voir ces témoins, ces personnes qui ont une présence au réel plus forte que moi. Essayer de donner la parole à ces personnes et de les suivre...

6. Eclairage de Geneviève Auroi-Jaggi

Geneviève Auroi-Jaggi, spécialiste de la communication, passionnée par le transfert des savoirs via les technologies de l'information, a d'abord travaillé comme productrice-journaliste pendant plus de 12 ans à la RTS où elle a réalisé plus d'une soixantaine de documentaires sur le thème de la connaissance des médias. Elle rejoint dès 1991 l'Université de Genève où elle a créé et dirigé le Service formation continue. Pionnière dans ce domaine, elle y a développé la stratégie et la formation à distance. Membre fondateur et présidente de Swissuni, elle a agi au niveau suisse pour l'harmonisation des formations dans les universités suisses et les EPF. Au niveau européen, élue au comité d'EUCEN, elle a collaboré à des nombreuses recherches pour la formation en ligne, tout en étant nommée experte pour les programmes de formation continue dans le cadre du Campus virtuel suisse. Productrice-réalisatrice indépendante, elle développe actuellement **Learningprod** qui a pour mission de réaliser des vidéos et multimédias pour le transfert des savoirs et la formation en ligne universitaire, institutionnelle ou en entreprise.

Formation en ligne : les défis de la polysémie et de la fracture numérique

L'influence des contextes culturels, sociologiques et psychologiques sur l'interprétation de l'image. Comment créer des formations en ligne en respectant la polysémie et en prenant en compte la fracture numérique?

Comme vous pouvez le constater dans votre vie quotidienne, les vidéos sont omni présentes et accessibles (à condition bien sûr de disposer de réseau avec un débit suffisant) dans le monde entier sur smartphone, tablette et ordinateur. Ces vidéos véhiculent le meilleur et le pire. Elles concernent tant la culture que la pornographie. Mon propos, ici, repose sur les vidéos utiles à la formation et au transfert des savoirs.

Un peu d'histoire

L'histoire nous rappelle que c'est le 23 avril 2005 que la première vidéo "An elephant story" a été postée sur YOUTUBE. En octobre 2006, Google rachetait YouTube pour 1,65 milliards de dollars.

Aujourd'hui, plus de 300 heures de vidéo par minutes sont déposées sur ce site.

Le site planetoscope.com nous présente des statistiques en ligne. Un moteur informe, en temps réel, de la mise en ligne de nouvelles images. (<http://www.planetoscope.com/Internet-/1464-videos-vues-sur-youtube.html>)

Chaque jour, ce sont plus de 4 milliards de vidéos qui sont vues sur Youtube.

Les chiffres sont parlants. Chaque mois 2,6 millions d'heures de vidéos sont déposées sur YouTube ; plus de 693 millions de personnes visitent le site. En 2012, près de deux milliards de dollars auraient été gagnés.

La plateforme américaine est devenue leader de la diffusion vidéo. L'interface est déclinée pour 75 pays en 61 langues. Plusieurs dizaines de millions de chaînes YouTube et plus d'un milliard d'abonnements sont comptabilisés. Les utilisateurs de YouTube regardent en moyenne 96 vidéos par mois et font des requêtes dans le moteur interne du site. Les chiffres cités sont des ordres de grandeur. Tout change tellement vite que d'une semaine à l'autre la statistique est caduque.

La formation en ligne

Des programmes de formation à distance comme la formation par satellite, les cours télévisés se sont développés dans les années soixante. La présence de contenu pédagogique en ligne remonte au début du web. L'évolution technique, notamment la mise en place de plateforme animée par de l'intelligence artificielle, a permis le développement d'une offre de cours en ligne.

En 2012, le phénomène du MOOC « Massive on line open course » qui a été traduit, dans une volonté de respect de la culture française par FLOT « Formation en ligne ouverte à tous ». Le MOOC s'est installé sur le devant de la scène. Le MOOC est un concept d'offres de cours diffusés via des plateformes accessibles par internet.

Dans l'ensemble, n'importe qui peut s'inscrire au cours soit gratuitement soit moyennant finance. Les conditions d'accès sont précisées par le diffuseur.

Il existe deux types de MOOC. Le cMOOC ou mooc constructiviste. L'appropriation des connaissances se fait par une pédagogie active basée sur des échanges et conversations entre les participants

Le xMooc ou modèle instructiviste. Comme au 19e siècle, le professeur décline le cours face à une caméra. C'est du « face à face » comme dans un amphithéâtre.

Le phénomène MOOC

Le phénomène MOOC n'a laissé personne indifférent. Il a interpellé autant les acteurs de l'éducation que ceux des médias et du grand public. Le New York Time proclamait 2012 année du MOOC.

Cette année-là, deux institutions Udacity et Coursera lèvent des fonds et lancent leurs plateformes à but lucratif. En même temps, edX, choisit le mode non lucratif pour réunir des universités prestigieuses qui, partenaires, contribuent au financement en apportant une somme rondelette qui pouvait atteindre 2 millions de dollars. Ces institutions signent des contrats avec des universités qui proposent leurs cours en ligne. Ils sont logés sur ces plateformes américaines et diffusés selon leurs règles.

A coup de millions de dollars d'investissement, les plateformes américaines distributrices de MOOC dominent le secteur. Coursera a levé plus de 85 millions pour développer sa plateforme à but lucratif. Son business plan précise les sources des revenus envisagés (certificats payants, vente des données des étudiants etc).edX a but non lucratif précise avoir mis 60 millions de dollars provenant de la contribution des universités partenaires. A côté de cela, l'Europe accuse du retard. La plateforme FUN « France université numérique » créée par le Ministère nationale de l'enseignement supérieure et des partenaires n'a disposé que de 3 millions d'euros pour son lancement. (FUN est aujourd'hui Fun-mooc.fr).

Le mooc a aussi été au centre des discussions du Forum de Davos, de Wise, du Forum mondial Emooc. Leur reflet dans les médias a retenu l'attention des entrepreneurs et des investisseurs soucieux de créer des projets rentables en matière d'enseignement en ligne.

OPEN dream...

Le rêve d'instruire un milliard de personnes dans le monde naissait en même temps que le MOOC véhiculait de nombreux imaginaires. Anant Argawal, CEO de edX affirme sur YouTube lors de sa présentation que « L'enseignement en ligne sera le prochain tournant de l'éducation. C'est le principal changement dans l'éducation depuis l'invention de l'imprimerie (...) Notre objectif est d'instruire un milliard de personnes dans le monde. »

On line education for students around the world will be th next big thing in education. This is the single biggest change in education since the printing press(...) Our goal is to educate a billion people around the world. « cf Introduction to edX (4 octobre 2012 YouTube)

Comment ne pas s'interroger face à ce désir pieux ? Quels cours ? Quel ingénieur en pédagogie, quel professeur ne remettra pas en cause la qualité et la légèreté de dispositif de formation bâti sur le modèle « d'une idéologie massive un produit considéré par l'imaginaire collectif comme une réussite s'il s'adresse à tout le monde. »

Evgeny Morozv, chercheur à l'Université de Stanford souligne que

« l'ouverture est devenue un terme dangereusement vague, avec beaucoup de sex-appeal, mais peu de contenus analytiques. Certifiés « ouverts », les propos les plus haineux et les idées les plus suspicieuses deviennent soudainement acceptables. Même l'Eglise de Scientologie se targue de son engagement pour l'ouverture de la communication ».

Les affirmations des professeurs en ligne leur appartiennent. Le cours d'histoire d'un révisionniste peut s'appuyer sur du négationnisme et prôner ces valeurs à sa manière. Qui apportera, du moins dans le concept du xMOOC, une vision différente permettant un éclairage scientifique du sujet ?

... et fracture numérique

Aujourd'hui on constate un engouement général pour le OPEN.

Open source, open data, open knowledge. Tout est ouvert, tout à tous ? Mais n'est-ce pas un peu une open illusion ? Les titres dans la presse l'illustrent bien. Par exemple « Demain tous Polytechniciens » « On peut tous faire Harvard » « Réinventons ensemble l'amphithéâtre ». Pour accéder au savoir librement, il faut pouvoir disposer de moyens. Ceux qui n'ont pas accès à de bonnes connexions sont empêchés de voir ces vidéos. Aujourd'hui la fracture numérique géographique est bien présente.

Les cours proposés imposent un dispositif soit disant de portée mondiale. Il s'adresse à tous dans le monde entier. Le discours fait fi des distinctions géographiques, culturelles, ethniques, financières. Il véhicule l'image d'un monde égalitaire. Or la fracture numérique nous incite à réfléchir, à questionner le réel.

Plus de 2,5 milliards de personnes vivent avec moins de 2 dollars par jour. 20% des plus de 15 ans sont analphabètes. Le problème de fond est de résoudre la « fracture numérique » pour faciliter l'accès à l'information et à l'éducation et offrir des formations utiles au marché du travail.

Le matériel dont disposent des millions d'étudiants demandeurs de bonne formation ne leur permet pas l'accès au web. L'accessibilité aux services et contenus est encore problématique dans de nombreuses régions du globe. Les compétences à définir pour étayer les formations professionnelles des jeunes africains méritent réflexion. La solution pédagogique ne se trouve pas dans un cours en ligne made in Amérique, ni même in Europe.

Qualité de la forme et des contenus de la vidéo

Ces cours en ligne ouverts à tous reposent sur des vidéos. Elle joue un rôle essentiel.

Le professeur face à la caméra décline ses cours. Certains sont de brillants acteurs. Ils nous accrochent, nous passionnent. D'autres sont plus rébarbatifs voir même très ennuyeux. Pour pallier à cette difficulté de transférer des savoirs face à la caméra, certains réalisateurs ont recours à des comédiens appliquant bien les codes de l'image et de la parole.

Les formes d'enregistrement des vidéos sont variées. Il y a des captations multi caméras dans l'amphi. La captation par la caméra de l'ordinateur actionné par le professeur lui-même. Le professeur accompagné d'une équipe professionnelle qui le coach.

Dans beaucoup de cas, nous relevons de l'amateurisme. La qualité technique de l'image et du son laisse à désirer. Les budgets sont souvent en cause. Il faut faire bien avec peu. En jetant un coup d'œil sur l'ensemble des cours en ligne, force est de constater que les institutions qui ont des moyens mettent tout en œuvre pour paraître dans la vitrine mondiale.

Les images véhiculent des messages à différents niveaux. Celui, par exemple, du choix des décors présentés n'est pas anodin. Le marbre, les vastes couloirs, le design d'un lieu, le choix vestimentaire du professeur, sa montre Rolex Tout attire le regard et transmet un message. Certains professeurs en sont conscients, d'autres se satisfont de peu.

Eliseo Veròn, sémiologue argentin décédé en 2014, analyse la réalisation de vidéo pour la formation et relève que le dispositif d'énonciation n'a pas été pensé « l'énonciation se construit par une multitude d'éléments comme les gestes, les paroles, les intonations de la voix ou encore par exemple par le cadrage cinématographique ».

Créer une vidéo de qualité, c'est respecter les enchaînements dynamiques, les émotions déclenchées par les cadrages, les couleurs, le tempo, les lumières.

Pendant longtemps, l'université a privilégié l'écrit. L'analphabétisme de l'image a marqué des générations. Ce qui manque le plus dans cette nouvelle manière de transférer des connaissances, c'est la réflexion et la formation à l'utilisation de l'image.

L'analyse de l'image et de ses codes, l'éducation aux regards, la prise en compte de l'intonation, des gestes, l'importance de l'illustration des propos par des photos, des schémas, des dessins, des animations graphiques. Il s'agit de valoriser la dimension visuelle. Sinon à quoi bon utiliser une caméra, un bon cours enregistré en audio suffira.

L'autre grande question est celui de comment créer un cours utile à des milliers dans une perspective interculturelle ? Une vidéo utile à un dispositif pédagogique universel ? L'expérience menée par le programme IN ZONE de l'Université de Genève tout comme celui du CERAH a permis d'affiner des productions en mettant l'accent sur le partenariat avec des universités africaines par exemple. Les promoteurs ont compris que le modèle culturel appliqué devait être décliné avec toute la sensibilité des étudiants locaux respectant les regards et la culture. Ceci dans une étroite collaboration avec tous les partenaires.

La réflexion de savoir comment transférer des savoirs en image tout en étant conscient que « l'image perçue devient un objet mental » se pose. L'objet mental sera en relation avec d'autres objets stockés dans l'imaginaire. Pour vous en rendre compte, vous pouvez demander à 3 personnes ce qu'évoque pour elle une montagne, par exemple. Je l'ai fait. Les réponses diffèrent « C'est haut, c'est beau/ ça me fait du bien /le ski/ la Gruyère. L'image déclenche des perceptions personnelles. Sa résonance culturelle n'est pas des moindres.

Le concept de nudité, par exemple, se décline différemment selon la société à laquelle on appartient. Celle des indiens Yanomami sera toute différente de celles des Bretons.

Comme nous l'a prouvé l'actualité récente, Facebook a censuré le tableau de Courbet présentant l'origine du monde et puis La Petite Sirène, située dans le port de Copenhague. Ce trésor national a été censuré parce que, selon Facebook, elle contenait une connotation sexuelle. L'an dernier mettant à jour ses lignes directrices, Facebook a déclaré restreindre la nudité « parce que certains publics au sein de notre communauté mondiale peuvent être sensibles à ce type de contenu ».

Il serait heureux d'avoir le point de vue de la communauté Yanomami qui, si ces règles lui sont appliquées, n'aurait plus droit à partager ses traditions sur Facebook.

Dans cette grande aventure du partage des connaissances et de la formation, il convient de trouver des solutions innovantes pour éviter qu'un modèle unique horizontal inspire tous les apprenants. Éviter aussi ce danger que d'aucun nomme le néocolonialisme du savoir. Diffuser des vidéos pour alimenter le partage des savoirs partout dans le monde pose la question de la qualité des contenus, des moyens économiques à disposition et celle du partage des valeurs, de la diversité culturelle et religieuse ainsi que du respect de la pensée de chacun.

QUESTION 3 : Comment intégrer dans l'éducation et la formation une certaine priorité à la réalité ? Et comment assurer des allers-retours harmonieux entre la réalité et l'idée ?

7. Reflet d'une table de discussion durant l'atelier

(Propos remis en forme par Jean-Claude Huot)

Question 1 : est-ce que vous constatez cette domination de l'idée dans votre rapport aux médias ? Dans votre expérience ?

Deux constats :

1. Nous avons tous des filtres et il nous faut donc travailler avec eux. Le « réel-réel », existant hors de nous, nous échappe toujours quelque part. Car l'idée informe notre perception du réel et nous ne pouvons guère aller au-delà de notre perception. L'exemple du cadrage de l'image est parlant : l'image est authentique, mais le cadreur choisit ce qu'il montre. Il met en représentation.
2. Cela étant, le vécu joue un rôle important pour se rapprocher du réel. L'exemple de la relation avec les requérants d'asile ou les musulmans est éclairant à cet égard. Quand nous rencontrons des requérants d'asile, il ne s'agit plus de « requérants d'asile », mais de personnes qui ont un nom, un prénom, une histoire qui nous touche, qui rencontre notre vécu d'humain. Idem pour les musulmans. On ne peut plus opérer avec des idées générales ou des statistiques.

De ce fait, notre approche du réel reste perpétuellement tendancielle. Comme la tangente ne se rapproche jamais du total final, nous ne le saisissons jamais complètement. Par contre des indices nous indiquent que nous nous en rapprochons :

- La concordance de sources diverses que nous vérifions
- L'expérimentation partagée avec d'autres (en sciences exactes, la duplication de l'expérience, en sciences humaines, le partage d'expériences similaires)

Cela nous invite à l'humilité face au réel.

Question 2 : Est-ce que j'ai pu vérifier que la réalité est supérieure à l'idée, et cela avec quels outils, quels instruments, quelles expériences ?

Est-ce que le réel est vraiment supérieur à l'idée ? Il est sans doute plus fécond, mais l'imaginaire, la parole peuvent être très précieux.

Par contre il importe de cultiver le va-et-vient entre l'idée et le réel. Car l'idée seule fait voir un monde imaginé, voire fantasmé. Et le réel seul peut écraser tant il demeure obscur.

La prise de distance pour comprendre le réel est précieuse. L'exemple de Mgr Pierre Claverie, ancien archevêque d'Alger, est éclairant à cet égard. C'est depuis la France où il étudiait qu'il a perçu les inégalités crasses existant entre la France et l'Algérie encore colonisée.

Question 3 : comment intégrer cette supériorité de la réalité dans la formation ?

Cette intégration n'est pas évidente. D'abord par le fait que le langage peut rendre la connaissance plus ou moins accessible. Ainsi Bourdieu qui constatait que le langage scolaire pouvait rendre l'école inaccessible à des milieux sociaux ne pratiquant pas ce langage.

Et l'idée ou l'idéologie véhiculée par tous les circuits de la formation peuvent acquérir une force énorme et ainsi informer le réel. Par exemple la gestion des déchets et la récupération. Il y a 60 ans, le gaspillage n'était pas pensable, il fallait tout récupérer, tout raccommoder ou réparer. Puis on est passé au « tout jeter », c'est devenu la norme. Et on est encore en partie là-dedans (voir par exemple les gobelets en plastique distribués à la Migros pour l'eau plate ou les pailles). Mais un courant qui prend de l'ampleur commence à faire du tri et de la récupération ou le recyclage un comportement dominant...